

1^{er} NUMERO JUIN 1943

Belgique 3 fr. / Bohême-Moravie 4 Kr. / Bulgarie 5 leva / Croatie 10 kounas / Danemark 50 ore / Espagne 1.50 pes. / Finlande 4.50 mk. / France 5 fr. / Grèce 150 drachmes / Hongrie 40 allés
 Italie 3 litras / Norvège 50 ore. / Pays-Bas 25 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 25 lei / Serbie 19 dinars / Suède 55 ore / Suisse 50 centimes / Slovaquie 3 cour. / Turquie 20 kurus-
 Styrie méridionale, Marche de l'Est 40 Pl.

Signal

Dans une
haute école
de chars

voir le reportage
dans ce numéro

1. La guerre: une lutte mondiale

Les fortifications de la côte atlantique. Le bastion de l'Europe	2
L'Italie d'aujourd'hui, par Giseler Wirsing	8
L'école supérieure des chars. Une révolution dans l'art militaire	11
L'Europe accuse	16
La tour ardente. Choses vues dans l'est (III ^e partie, fin)	18
Un combattant de la Légion des Volontaires français contre le bolchevisme	25
La fin d'une amitié	28

2. Le nouvel aspect du monde: l'avenir de l'Europe

Ils furent les premiers. La lutte des Croates	15
Qu'est réellement l'Europe? Etude "géopolitique"	35
La science constate... Nouveautés médicales	38

3. La vie d'aujourd'hui

Elles répondent à l'appel. La guerre totale	19
Charles Dullin	28
Variations européennes	38

COPYRIGHT 1943 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

Contre les Soviets

Paysan, poète et soldat

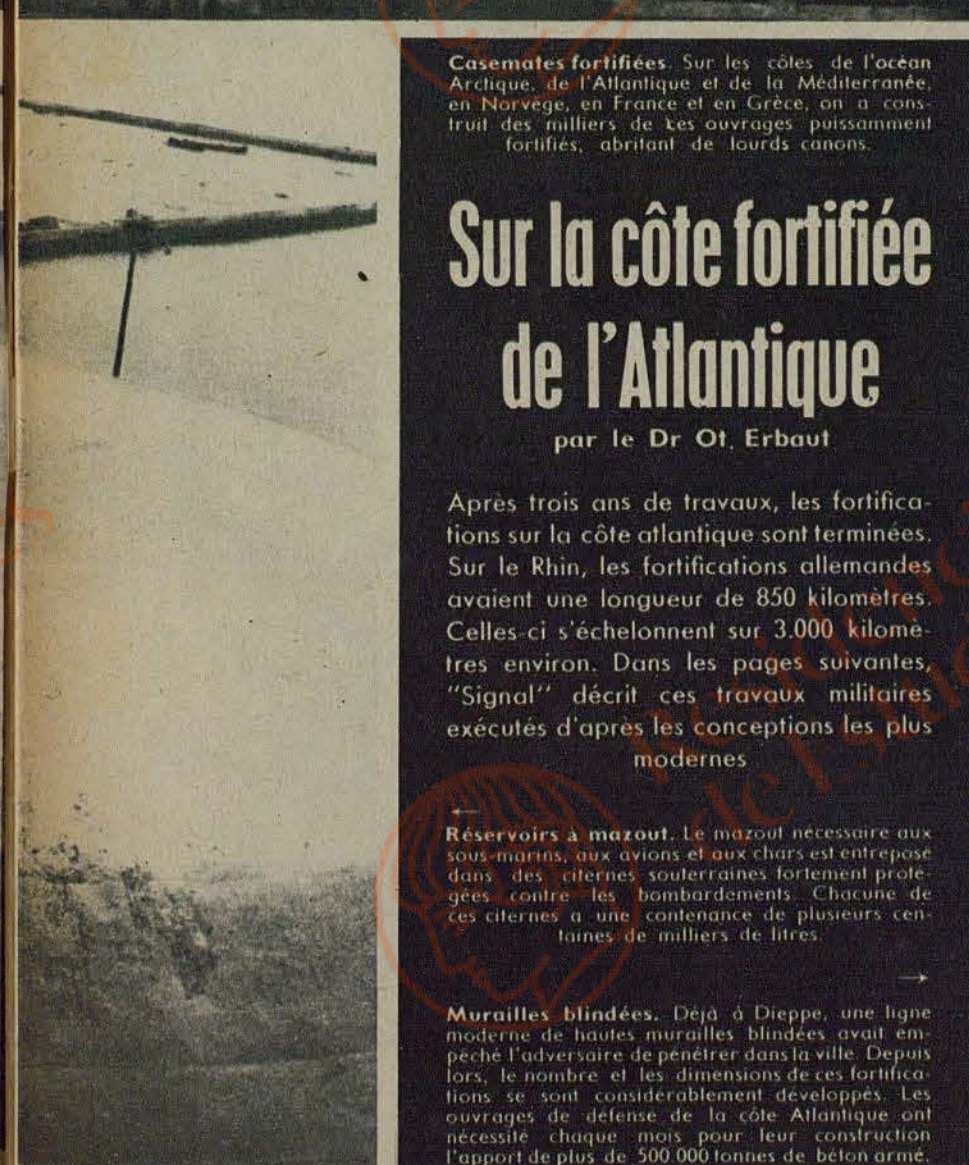
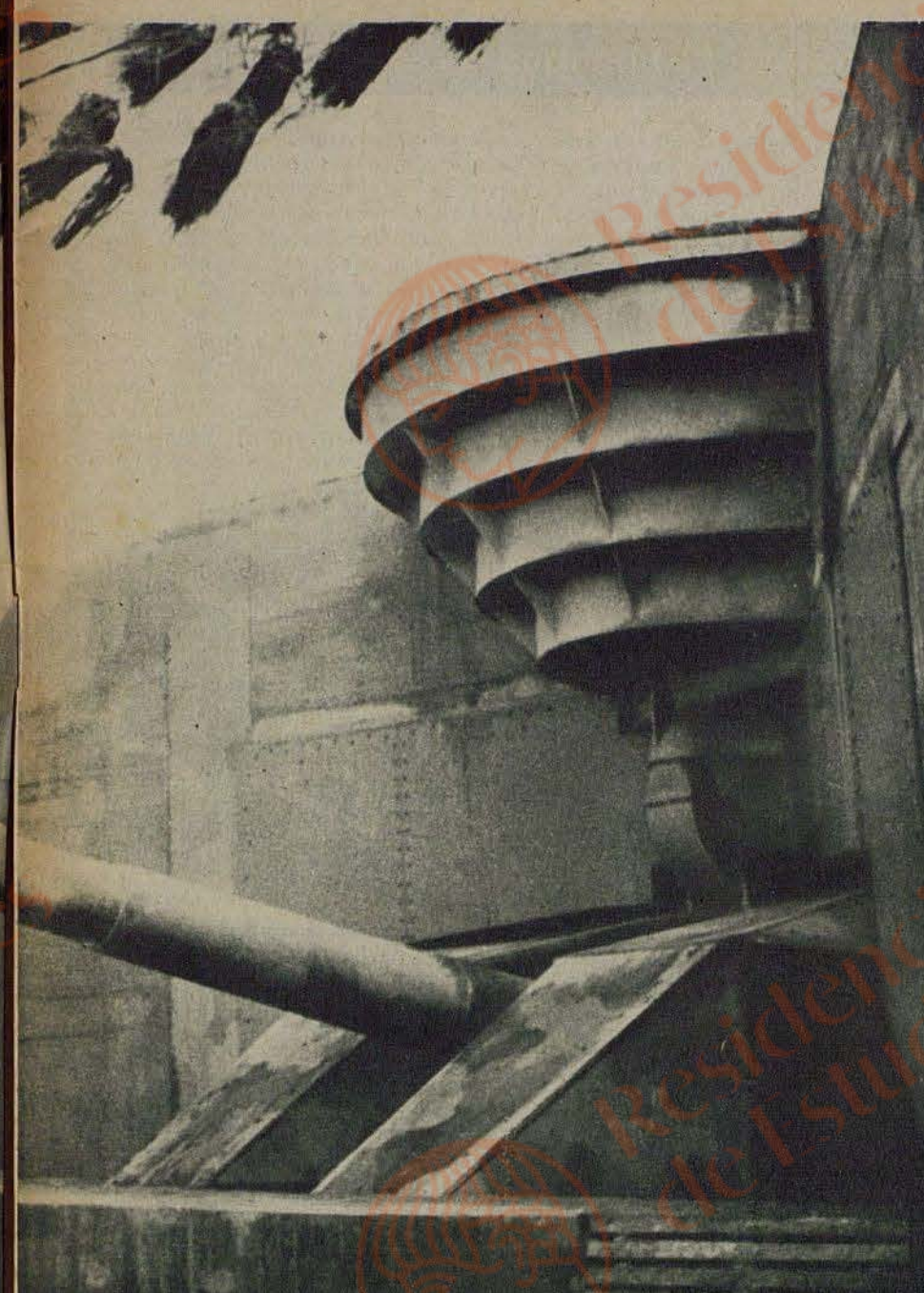


Quiconque a vécu pendant trente ans dans l'atmosphère du théâtre et est connu bien au delà des frontières de son pays, comme auteur dramatique et acteur, peut, semble-t-il, songer à prendre un repos bien gagné.

Carl Holter, le célèbre acteur norvégien, pense autrement, surtout lors-

qu'il s'agit de ses représentations de Peer Gynt. Il s'était construit une chaumière, loin d'Oslo, dans les montagnes norvégiennes, où il vivait de la chasse et de la pêche. La vie dans cette nature simple et grandiose lui inspira son premier roman: «L'étranger venu des montagnes». Ce livre eut un succès mondial. D'autres suivirent. Son drame «Les ours», qu'il écrivit en collaboration avec son ami Lars Hansen, connut également la faveur du public, et fut monté par un grand nombre de théâtres européens, dont deux cents théâtres allemands. Au début de la guerre, le poète, âgé de 57 ans, habitait la ferme de ses ancêtres. Lorsque l'Allemagne entra en lutte contre les Soviets, Holter se présenta comme volontaire dans l'armée des ff. Par trois fois il fut refusé à cause de son âge. Mais la quatrième fois, on accéda à son désir en l'envoyant sur le front.

Aujourd'hui, Holter se bat à l'est, dans les rangs de ses jeunes compatriotes. Et il songe à écrire l'épopée des faits héroïques de cette guerre, comme exemples et avertissements pour les générations à venir.



Casemates fortifiées. Sur les côtes de l'Océan Arctique, de l'Atlantique et de la Méditerranée, en Norvège, en France et en Grèce, on a construit des milliers de ces ouvrages puissamment fortifiés, abritant de lourds canons.

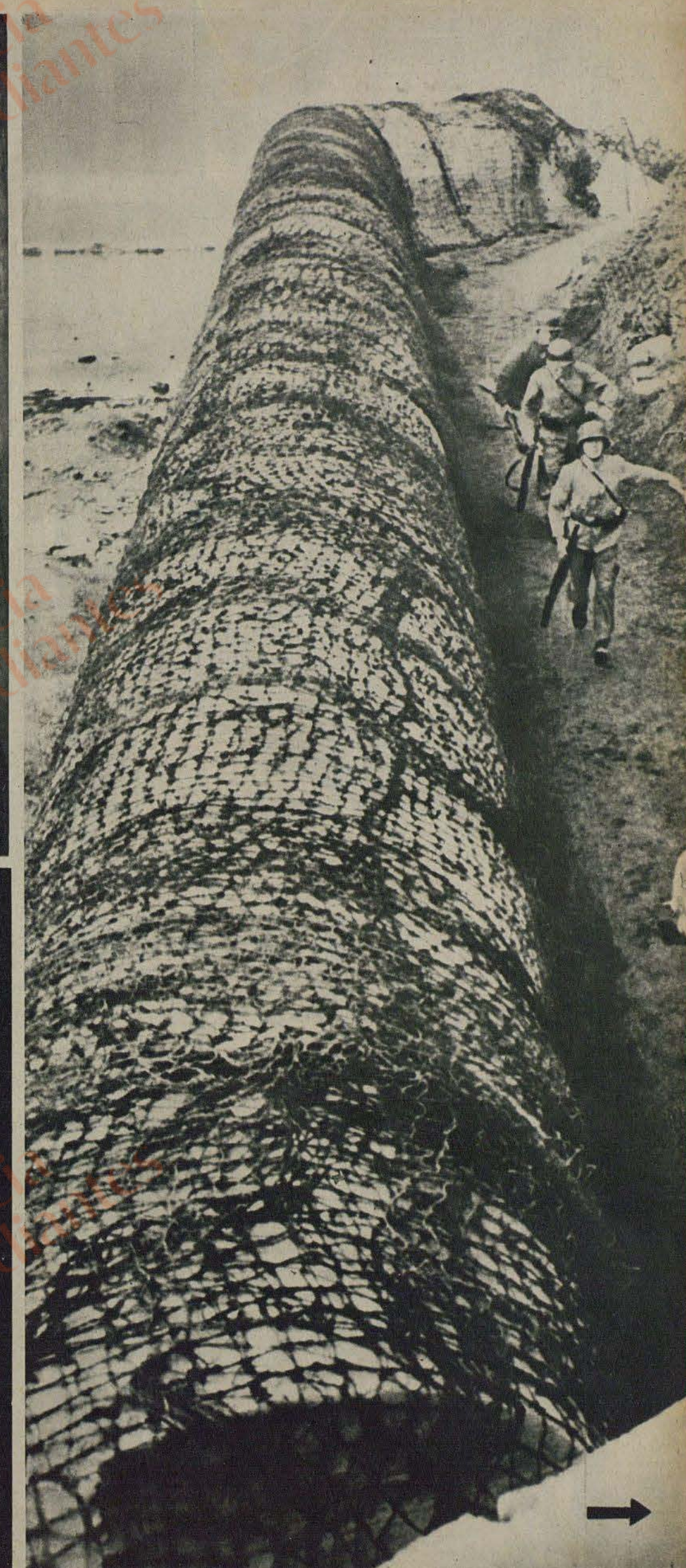
Sur la côte fortifiée de l'Atlantique

par le Dr Ot. Erbaut

Après trois ans de travaux, les fortifications sur la côte atlantique sont terminées. Sur le Rhin, les fortifications allemandes avaient une longueur de 850 kilomètres. Celles-ci s'échelonnent sur 3.000 kilomètres environ. Dans les pages suivantes, "Signal" décrit ces travaux militaires exécutés d'après les conceptions les plus modernes.

Réservoirs à mazout. Le mazout nécessaire aux sous-marins, aux avions et aux chars est entreposé dans des citernes souterraines fortement protégées contre les bombardements. Chacune de ces citernes a une contenance de plusieurs centaines de milliers de litres.

Murailles blindées. Déjà à Dieppe, une ligne moderne de hautes murailles blindées avait empêché l'adversaire de pénétrer dans la ville. Depuis lors, le nombre et les dimensions de ces fortifications se sont considérablement développés. Les ouvrages de défense de la côte Atlantique ont nécessité chaque mois pour leur construction l'apport de plus de 500.000 tonnes de béton armé.

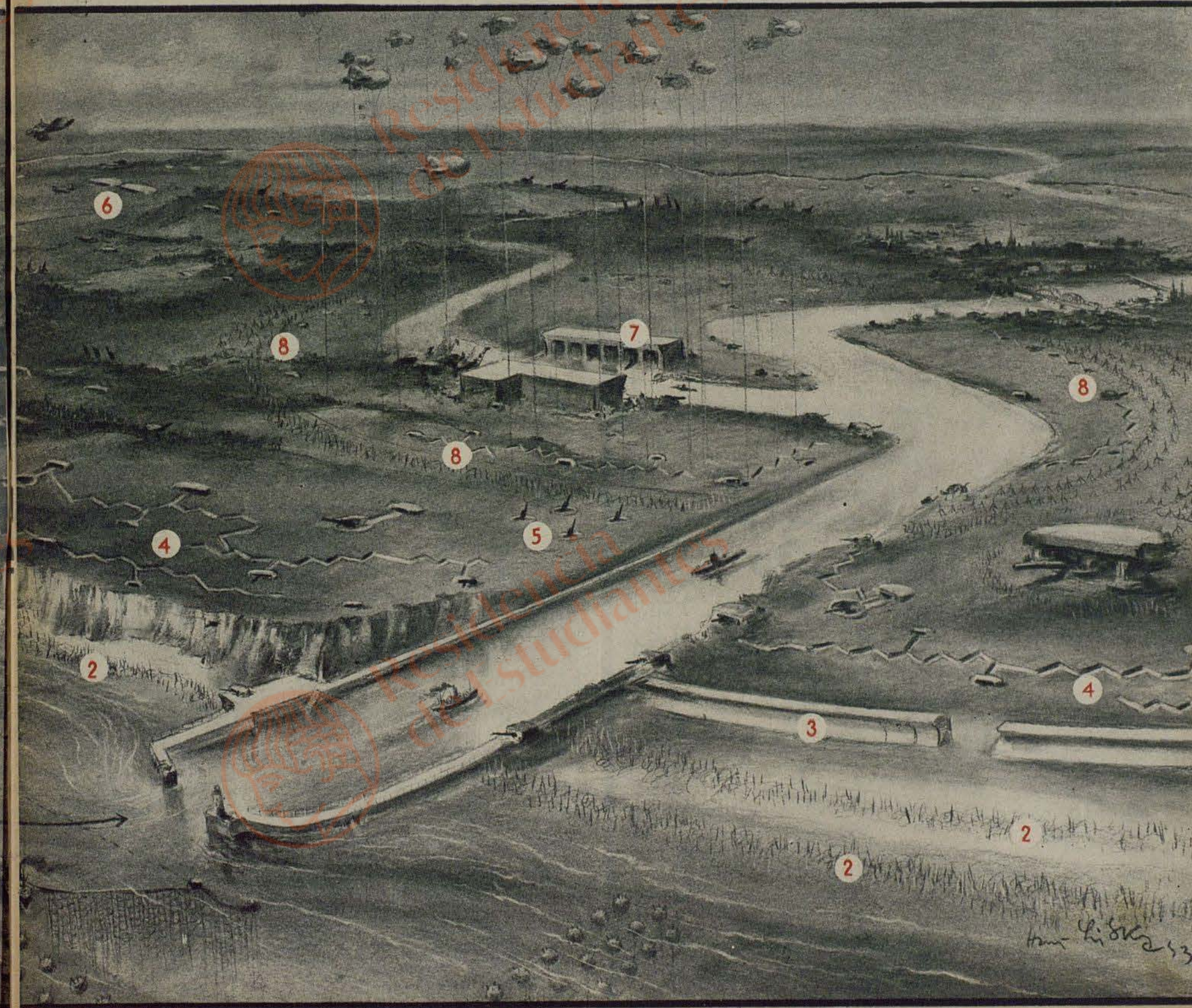
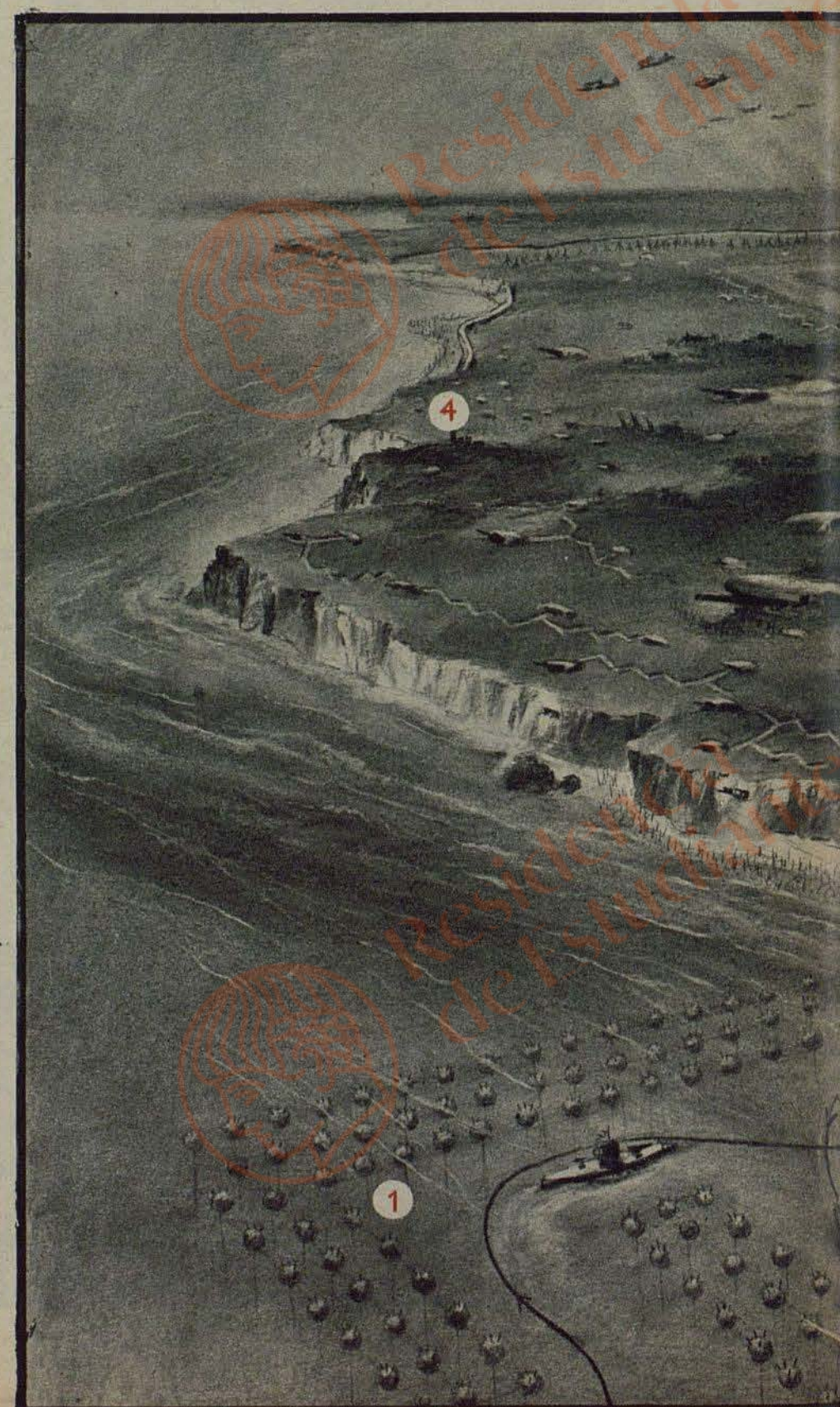
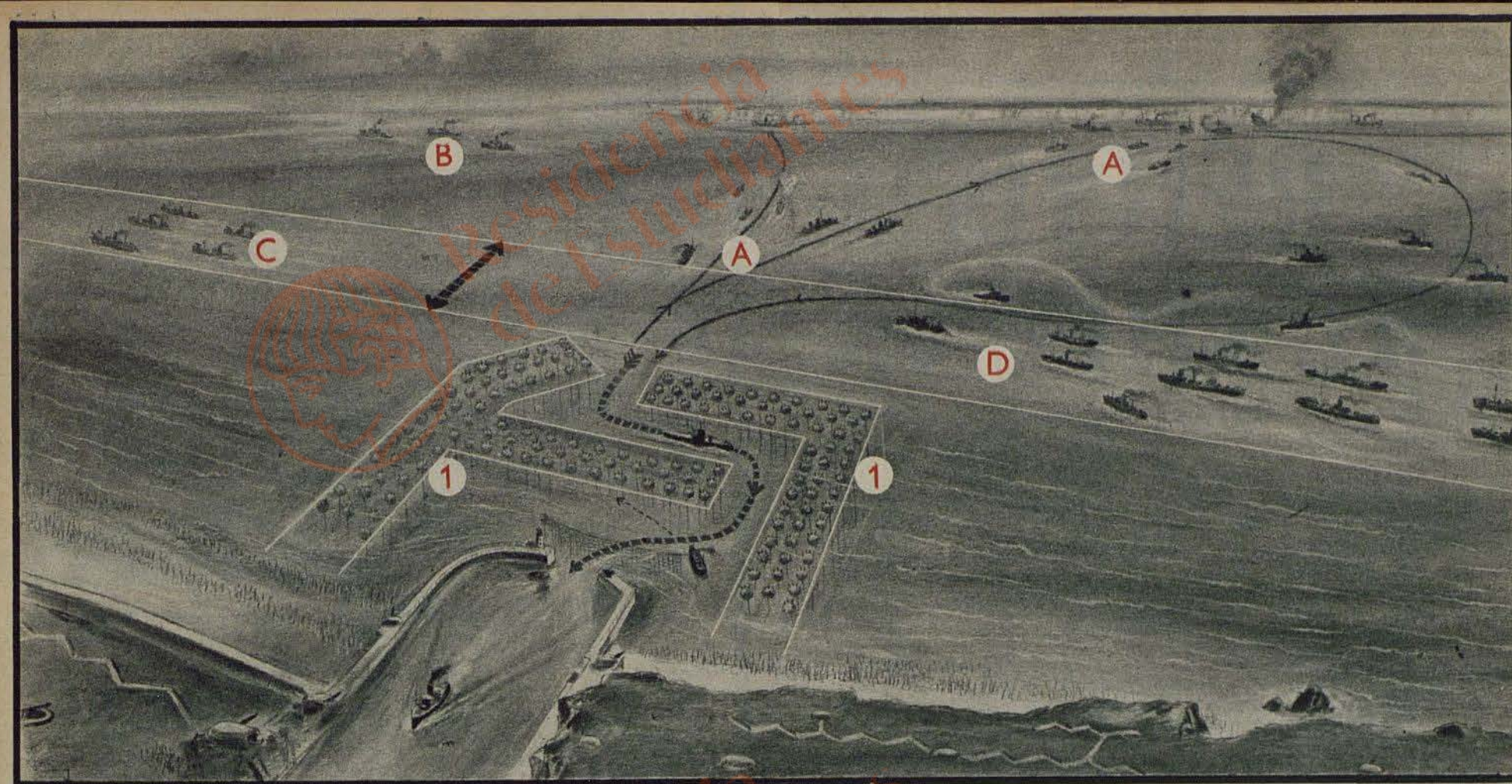




Le front de l'Atlantique, en deux esquisses

Les vedettes rapides, les destroyers et les torpilleurs allemands (esquisse de droite) attaquent continuellement la côte anglaise (A). Ils gênent et endommagent les navires de commerce ennemis tout en protégeant, en coopération avec les patrouilleurs (B), les dragueurs de mine (C) et les flottilles de convoyeurs (D), leurs propres routes maritimes et leur zone côtière. Toute tentative de débarquement ennemi serait immédiatement encerclée, combattue et annoncée par radios. Bien avant d'atteindre la côte, l'ennemi serait attaqué et terriblement malmené par les avions de combat, les stukas et l'artillerie à longue portée. Mais si l'agresseur, favorisé par le brouillard ou l'obscurité, réussit à atteindre la terre (esquisse d'en bas), il doit franchir les barrages de mines (1), les réseaux de fils barbelés (2) et les barrages antichars (3). C'est alors qu'il se trouve en face d'ouvrages de défense puissants. Des batteries et des tranchées (4), une grêle d'obus, de balles de mitrailleuses, de projectiles de canons anti-chars, de mines, de grenades à main s'abat sur lui. Une longue lutte commence, nécessitant pour les troupes débarquées, elles aussi, de nombreuses armes lour-

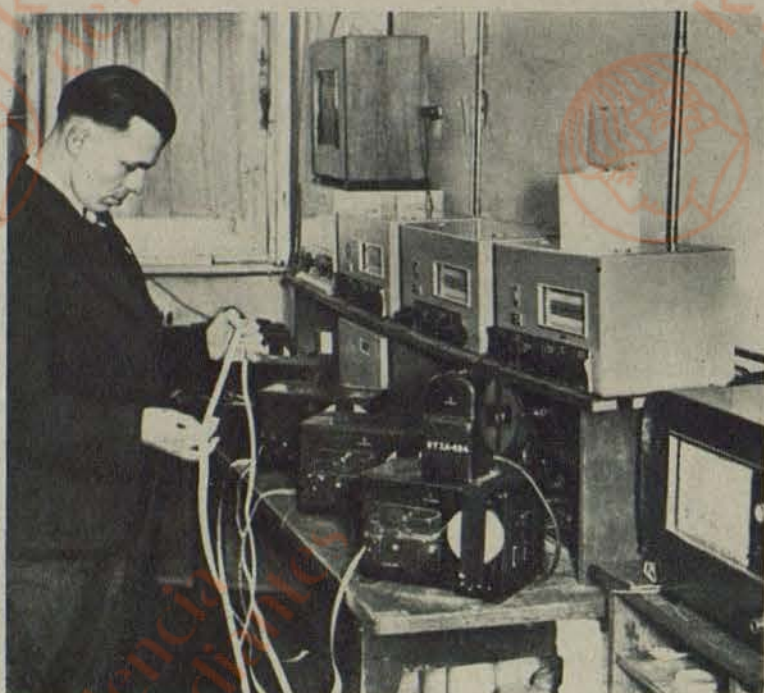
des. Car entre temps les unités blindées et motorisées de réserve ont été alertées et mises en marche partout dans l'hinterland. Avions de chasse et D.C.A. (5), attaquant en masse la tête de pont qui vient d'être créée, assurent la maîtrise de l'air. Et si l'ennemi amène par avion des renforts ou des parachutistes, on les attend sur l'aérodrome (6) aussi bien qu'ailleurs dans cet immense système de fortifications d'une profondeur de 60 kilomètres. Les points particulièrement importants comme par exemple un abri bétonné de sous-marins (7) sont protégés par leur propre ceinture de défense. Même après un débarquement réussi, l'attaquant n'a pas la moindre chance de l'emporter dans le combat qui suivra. En effet, sa progression lente et ses pertes immenses l'obligent à amener de nouveaux renforts avec toutes leurs armes, tandis que la pression que doivent supporter ces troupes de débarquement restées, malgré tout, comparativement faibles, s'accroît de plus en plus. Et sur mer, la route des convois lui apportant des renforts, ne cessant de subir de violentes et victorieuses attaques, finit par lui être coupée définitivement.



A l'intérieur. Chaque batterie a son propre poste de réglage du tir. Les chambres à munitions (photo du bas) sont profondément enfoncées. Le rempart de la côte atlantique a été construit sur le modèle de la ligne Siegfried, mais en y incorporant les expériences tactiques et techniques acquises par l'armée allemande lors de la prise de la ligne Maginot.

REICHS- RUNDFUNK

LA VOIX DU REICH



Un téletypiste luthéux en train de tracer par électromagnétisme une nouvelle sur une bande de papier

Les services de la Radiodiffusion allemande

vous présentent chaque jour:

Dix émissions en langue française

- 6.45—7.00 1^{re} émission: Bulletin d'information du matin sur:
278,6 m = 1077 kc, 431,7 m = 695 kc, 321,9 m =
932 kc, 280,9 m = 1068 kc.
- 11.45—12.00 2^e émission: Journal parlé sur:
278,6 m = 1077 kc, 321,9 m = 932 kc, 280,9 m =
1068 kc, 431,7 = 695 kc.
- 15.45—16.00 3^e émission: Guerre militaire-Guerre économique sur:
278,6 m = 1077 kc, 321,9 m = 932 kc, 280,9 m =
1068 kc, 431,7 m = 695 kc.
- 18.00—18.30 4^e émission: Destinée aux auditeurs d'Afrique sur:
25,24 m = 11.855 kc et 31,51 m = 932 kc.
- 19.00—19.15 5^e émission: Chronique du soir sur:
41,27 m = 7.270 kc, 278,6 m = 1077 kc, 321,9 m =
932 kc, 280,9 m = 1068 kc, 431,7 m = 695 kc.
- 19.00—19.15 6^e émission: spécialement destinée à la L.V.F., à la
Légion Wallonie et aux prisonniers de guerre sur
Weichsel 1339 m = 224 kc.
- 19.00—19.15 7^e émission: Destinée aux auditeurs d'Afrique sur:
31,51 m = 932 kc, 25,24 m = 11.8.55 kc.
- 20.15—21.15 8^e émission: **L'Heure Française** sur:
278,6 m = 1077 kc, 321,9 m = 932 kc, 280,9 m =
1068 kc, 431,7 m = 695 kc.
- 22.45—23.00 9^e émission: Dernier bulletin d'informations sur:
41,27 m = 7.270 kc.
- 1.00—1.15 10^e émission: Destinée aux auditeurs du Canada
Français sur: 41,44 m = 7.240 kc, 25,55 m = 11.740 kc,
31,51 m = 932 kc.



La pêche dans le Pacifique nord

La convention des pêches passée entre le Japon, la Finlande et la Russie, et prorogée depuis sept ans par tacite reconduction annuelle, s'applique aux eaux particulièrement poissonneuses comprises entre l'île Sakhaline et l'Alaska. Au début de 1943, l'accord vient d'être à nouveau reconduit pour un an entre Tokio et Moscou, ce qui n'a pas manqué d'être ouvertement commenté dans la presse américaine avec un vif mécontentement à l'égard des Soviets.



Pas torpillé, cette fois

Au cours d'un banquet offert à Moscou en l'honneur de Wendell Willkie, Staline, portant un toast, reprocha à l'Angleterre d'avoir retenu en Ecosse 150 appareils américains se trouvant sur un convoi à destination d'Arkhangel. De fait, ces navires avec leur chargement d'avions étaient bel et bien destinés aux Soviets, mais ils furent arrêtés en Ecosse et de là dirigés non pas vers l'est, mais vers l'Afrique. Ceci, sur l'ordre d'Eisenhower.

Elections législatives en temps de guerre

Le Danemark est le seul pays d'Europe qui, en pleine guerre, ait pu procéder dans le calme à l'élection de ses députés. La proportion des votants a été très forte: 93% contre 82% aux élections précédentes. Le résultat du scrutin a marqué une nette approbation de la politique gouvernementale suivie jusqu'ici.





Deux photos prises à l'occasion des réceptions, officielle et familiale, données par le Dr Goebbels, ministre du Reich, en l'honneur de la délégation de voltigeurs des divisions blindées de S.S., qui prirent une part importante à la reconquête de Kharkow. Ces militaires, tous décorés des plus grands ordres de l'armée allemande, décrivent d'une manière vivante les combats de cette quatrième année de guerre et soulignent l'esprit de bravoure de leurs troupes.



Le Dr Goebbels a invité, comme il le fait souvent, des officiers venant des secteurs du front où les combats furent les plus acharnés. Ils portent tous la cravate de chevalier de la Croix de fer.

Rapport direct

Officiers venant tout droit du front, en visite chez le Dr Goebbels, ministre du Reich

Le maréchal Rommel avec les enfants du Dr Goebbels, lors de sa visite chez le ministre de la propagande.



L'ITALIE D'AUJOURD'HUI

Depuis plusieurs années, l'Italie se trouve au centre des opérations militaires. Autrefois, pays touristique le plus connu du monde, elle n'est plus aujourd'hui visitée que par un petit nombre d'étrangers qui peuvent se rendre compte de quelle façon le peuple a réagi dans cette nouvelle phase de la guerre. Comment les Italiens voient-ils l'avenir ? Que pensent-ils du développement de la guerre ?

de Giseler Wirsing

Du toit de l'Institut Allemand des Beaux-Arts à Rome, on a une vue splendide sur la ville entière. Aux pieds du spectateur, le célèbre « escalier espagnol » aux cascades de fleurs éblouissantes déploie sa majesté. Comme si la guerre n'était pas là, la floraison épanouie annonce le printemps. Dans le lointain s'étale la masse jaune foncée des maisons couronnée du dôme de Saint-Pierre. A l'opposé, on aperçoit le jardin de la villa Malta avec son grand palmier un peu incliné, dont la légende veut que Goethe l'ait planté alors qu'il logeait ici. J'étais là-haut avec le professeur allemand, un beau vieillard aux cheveux blancs. Le soir tombait. Le sentiment de l'éternité, inséparable de cette ville, nous imprégnait le cœur.

Même en temps de guerre, il faut savoir se laisser aller parfois à de tels sentiments. On doit donner libre cours à ses réflexions philosophiques si l'on veut tenter de prévoir le destin que cette guerre réservera aux peuples, sans nous attarder aux péripéties du combat.

Frapper l'Italie.

Depuis des années, les Anglais d'abord, les Américains ensuite, soutiennent la thèse que l'Italie est le point de départ le plus favorable d'une attaque contre l'Europe. Voici, affirment-ils, le théâtre idéal d'une offensive. Bien avant la guerre, Churchill avait défendu cette thèse dans un article du « Daily Telegraph », que nous avons trouvé épinglé en bonne place dans la salle de rédaction d'un journal romain. Il y déclarait, avec sa brutalité coutumière : « Frappons l'Italie ! Ainsi, nous frapperons le point le plus vulnérable de l'Axe ! ». Ce fut le mobile de la campagne balkanique, commencée au printemps de 1941. Elle conduisit à un échec, trouvant son pitoyable épilogue dans la défaite en Grèce, en Crète et dans la fuite à la mer. Ce fut également le motif de l'occupation de l'Afrique du nord, ainsi que de l'offensive contre les villes italiennes dont Gênes, Milan et Turin ont eu à souffrir aussi gravement que Naples, Messine et Palerme. C'est une vieille méthode bien connue des Italiens. Je crois qu'elle est basée sur une grossière erreur d'appréciation de la force de résistance du peuple italien. Les Anglais et les Américains ne connaissent de l'Italie, pays du tourisme, que ses musées, ses trésors d'art et ses ruines antiques.

Une autre source d'erreur est l'amabilité, la courtoisie et l'hospitalité que de tout temps le peuple italien a témoignées aux étrangers. L'Angleterre et l'Amérique sont inhospitalières à

l'extrême, ainsi que quiconque ayant eu à demander son chemin dans les rues de Londres ou de New-York en a fait l'expérience. Les Anglais et les Américains pensaient que les bombardements aériens et le blocus suffiraient à provoquer une chute rapide de l'Italie. S'ils avaient jamais compris la signification historique et actuelle qui se dégage du spectacle de la Ville Eternelle, ils se seraient, peut-être, formé une opinion différente et plus juste de la force et de la valeur des Italiens.

Un vieux peuple toujours jeune.

Parmi les Européens, les Italiens sont les seuls à constituer en même temps un peuple jeune et un peuple vieux. Ce n'est qu'en se rendant compte de cette double racine qu'on peut comprendre l'Italie. L'histoire de vingt-cinq siècles est encore vivante dans l'âme de ce peuple. Après la chute de l'ancien empire romain, il y eut bien une période morte pendant laquelle l'herbe poussa dans les cours des palais. Mais on n'a jamais oublié la tradition. La notion de l'immortalité, étroitement liée aux noms de Rome et de l'Italie, est ancrée dans l'âme du peuple italien. Voilà l'origine du scepticisme et de l'ironie suprême avec lesquels les milieux dirigeants de l'Italie considèrent le cours des choses. Ils ont le tempérament passionné du Midi. Mais cela ne les empêche pas de toujours garder un point de vue quelque peu détaché des contingences. Et l'histoire italienne prouve que c'est là leur force.

Mais le miracle de l'Italie, c'est qu'en dépit de la tradition survivant aux vicissitudes de l'histoire, les paysans et les habitants des nombreuses petites villes de province conservent pleinement leur naturel, leur fécondité, bref, leur jeunesse.

Les temps modernes les ont beaucoup moins influencés que les autres peuples de l'Occident.

Dès l'unification de l'Italie, le puissant désir du peuple d'améliorer ses conditions de vie s'exprima comme au Japon par un accroissement continu du nombre des émigrants. Ceux-ci restaient en contact avec la mère patrie, et à la fin de leur vie la plupart retournaient dans leur pays natal de Toscane, d'Ombrie ou de Calabre.

Ces deux courants ont formé l'Italie dans une unité indivisible. Et, au cours de ses vingt années d'existence, le fascisme a encore renforcé cette unité par son action persévérante.

Mussolini s'est toujours appuyé à la fois sur la tradition romaine et sur le vigoureux dynamisme de la jeunesse italienne. En cela, le fascisme a dégagé

de l'esprit du Risorgimento du XIX^e siècle, le nationalisme de l'Italie.

L'assaut.

Les Italiens savent parfaitement que les Anglais et les Américains concentrent leurs forces pour vaincre, en premier lieu, l'Italie. Pendant mon séjour dans ce pays, un journal romain écrivait : « Les regards du monde sont fixés sur nous. Comme jamais dans l'histoire moderne, c'est maintenant le moment de prouver à nos ennemis aussi bien qu'à nos amis que le peuple italien forme une unité indivisible. Si nous manquons de matières premières, fondement des grandes puissances modernes, nous possédons, par contre, dans une mesure prodigieuse, les forces spirituelles et morales qui, en fin de compte, décident du rang d'un pays parmi les autres nations. » Voici, exprimé en peu de mots, ce dont il s'agit pour l'Italie. Le potentiel d'armement d'un pays ne disposant d'aucun gisement important de fer ni de charbon est naturellement limité. En Italie, on ne s'est jamais fait d'illusions sur ce point. Malgré cela, la tentative des Anglais et des Américains de vaincre le pays par de brutaux bombardements aériens est basée sur de faux raisonnements. Certes, l'Italie ne possède qu'un petit nombre de centres industriels, d'ailleurs assez vulnérables, bien qu'ils aient été jusqu'ici beaucoup moins atteints que les quartiers d'habitation. Mais c'est justement cette structure de l'économie italienne qui rend beaucoup plus difficile de frapper, par des attaques aériennes, la totalité du pays, que les nations du nord, fortement industrialisées. Ainsi, toutes les prédictions sur l'efficacité de la guerre aérienne et sur la faiblesse de la résistance italienne, ont été controuvées par les faits : les résultats sont tout autres que même les amis de l'Italie pouvaient le craindre.

La source de la résistance.

Dans les villes martyres, là où l'organisation officielle n'est pas en état d'apporter un secours immédiat et suffisant aux sinistrés, l'initiative privée s'appuyant sur les liens de la famille, ce bastion de la vie italienne, complète l'assistance publique. Ainsi a commencé à agir un de ces éléments impondérables, dont on ne peut calculer à l'avance l'importance, mais dont les effets vont grandissant. La mobilisation totale, décrétée par l'Allemagne, réalisée en Angleterre sous une autre forme et qui s'annonce aux Etats-Unis, a trouvé en Italie, ses limites naturelles dans le manque de matières premières pour l'industrie lourde. Certes, comme les femmes des

autres pays, l'Italienne tient les postes des hommes à mesure que ceux-ci sont mobilisés ou requis pour travailler à l'étranger. Mais nullement dans une mesure aussi étendue que dans les pays où la mobilisation totale s'est emparée de toutes les forces. Cela n'était ni nécessaire ni pratique. Ainsi, l'Italienne a à peu près conservé sa position au centre de la famille sur laquelle elle continue à veiller. Elle a donc pu, dans les régions menacées, accommoder, pour ainsi dire, sa vie au danger. Elle l'a fait en silence, remplaçant souvent les organisations plus puissantes, et toujours avec efficacité grâce à son instinct infaillible de mère qui sait trouver un refuge, un abri et une saine nourriture partout où il en est besoin.

Aux Etats-Unis de même qu'en Italie, la femme se trouve au centre de la vie nationale. Grâce à sa situation prédominante, datant de l'époque de la colonisation où il n'y avait qu'un très petit nombre de femmes blanches dans le Nouveau-Monde, l'Américaine a pris de plus en plus la direction de la vie publique. S'appuyant sur ses clubs et ses cercles sociaux, elle a essayé non seulement de pénétrer dans le monde masculin, mais de le dominer. Et ce faisant, elle s'est elle-même aliéné ses privilèges primordiaux. Elle a créé, dans la vie spirituelle et sociale, ce vide qui est devenu la marque de l'américanisme.

L'Italienne, elle, domine également. Mais elle règne sur la maison. Dans les pays méridionaux, la rue, qui signifie en même temps la vie politique, est le domaine de l'homme. Certes, il n'y a jamais eu des suffragettes en Italie, mais l'influence féminine en est d'autant plus forte partout où il s'agit de la vie même de la famille et de la nation. Cette influence est tout aussi naturelle que le sentiment de solidarité des Italiens qu'aucune force extérieure ne pourra ébranler. Lorsque l'annuaire officiel anglais « Wiltaker » désigne l'île d'Elbe, la Sicile et la Sardaigne comme de simples « dépendances », de simples colonies, — dans un but plus ou moins avouable —, l'Italie, consciente de sa forte unité, hausse les épaules devant cette tentative de division. Voilà le secret de l'Italie que ses adversaires ignoraient ou sous-estimaient fortement. La manière de considérer les choses d'un point de vue purement matériel, donne souvent lieu à de graves mécomptes. En se fiant à elle, on oublie les facteurs moraux très importants qui, dans l'histoire du monde, ont toujours été décisifs. Quand on visite les régions et les villes les plus sinistrées, on apprend des centaines de détails qui témoignent de l'extrême vitalité italienne à travers les détresses de la guerre.

La plus grande Italie.

Avec une base aussi inébranlable, la prétention de « La plus grande Italie » est parfaitement légitime. Pour le moment, on a perdu l'empire africain que les armées italiennes ont défendu héroïquement, mais il va sans dire qu'on n'a pas renoncé à lui. Dès le début de la guerre, les milieux dirigeants n'ignoraient pas que, vu les difficultés

Suite page 11





des communications maritimes, on ne pourrait le tenir longtemps. Mais ils n'ignoraient pas non plus que ce ne sera pas sur les champs de bataille africains que se décidera le sort de l'empire italien, mais bien en Europe et dans la bataille de l'Atlantique à laquelle les sous-marins italiens participent efficacement. Ainsi, les Italiens montrent un intérêt toujours croissant aux grandes questions européennes. La jeunesse surtout ne conçoit pas le nationalisme à la manière du XIX^e siècle comme un état définitif, mais comme le stade transitoire vers des buts encore plus nobles et plus grandioses. C'est aujourd'hui le point de départ des réflexions italiennes. Les questions territoriales qui pour le nationalisme européen du XIX^e siècle étaient d'une importance décisive, ne jouent plus aujourd'hui le rôle principal. On n'ignore plus qu'à l'avenir l'Europe aura de tout autres problèmes à résoudre. Les questions sociales en sont devenues d'autant plus importantes. Au début de la guerre, et procédant de bas en haut, le fascisme commençait à donner une vie intense aux Corporations dont Mussolini, après les avoir lui-même conçues, avait dressé le plan d'organisation. Avec la guerre, beaucoup de ces travaux ont dû être interrompus, et de nombreux champs laissés en friche. Mais on est d'accord pour constater que les problèmes sociaux sont primordiaux et qu'ils constituent le champ de bataille où l'Italie devra livrer son combat le plus important. Impossible de le retarder. Le nouvel ordre que l'Allemagne crée dans les régions occupées à l'est intéresse tout particulièrement les Italiens. Ils reconnaissent l'importance que cette expérience allemande aura pour l'Europe entière.

Les Italiens sont une nation de réalistes. Et Mussolini a toujours été le meilleur représentant du réalisme de ses compatriotes. Ainsi, n'a-t-il jamais

redouté de parler ouvertement de ce qu'il considérait comme délicat.

C'est en cela que consiste la supériorité de son système politique vis-à-vis de tous ceux qui l'ont précédé dans l'Italie moderne. Son entrevue d'avril avec le Führer a encore renforcé cette supériorité.

Voilà l'Italie

En descendant des Alpes vers la plaine du Pô, j'apercevais les files sans fin des arbres ornés de leur première verdure. Sans le vouloir, je comparais cet aspect à ce que j'avais vu dans le Midi de la Russie. Dans la plaine fertile autour de Modène et de Ferrare, il n'est pas un lopin de terre qui n'ait été cultivé depuis l'antiquité. Pas un arbre, si vieux et si raboteux fut-il, et pourtant semblable aux autres, qui ne contât sa propre histoire, disant les soins assidus qu'il avait reçus de toute une lignée de paysans. Chacun de ces arbres représente une partie de l'ancienne civilisation européenne, ayant acquis, pour ainsi dire, sa personnalité propre. Les soins dont ils sont l'objet les font fleurir chaque année. Sinon, ils se seraient desséchés comme beaucoup de choses à l'est où n'existe pas une ancienne civilisation sans cesse renouvelée.

Voilà l'Italie. Ses habitants sont ouverts à l'avenir, mais ils ne sont pas des robots, victimes de l'enthousiasme de l'époque pour la technique. Les ennemis de l'Italie ont pensé que c'était là sa faiblesse et que leurs lois mécaniques triompheraient d'elle si, dans la guerre, ils exploitaient brutalement cette faiblesse. A la vérité, c'est la force de l'Italie, force qui non seulement lui permet de résister à l'attaque concentrée de ses adversaires, mais encore constituera la base sur laquelle s'appuiera l'Italie pour jouer en Europe le rôle important qu'elle mérite.



A l'école des chars. D'un observatoire élevé les futurs chefs de formations blindées suivent les exercices qui se déroulent sur le terrain

"Signal" visite une HAUTE ECOLE DE CHARS

Sur le stand de tir. Les canonniers antichars s'exercent sur cibles mobiles avec des pièces légères



Hungary	United States	52,000
Iceland	Kingdom	40,500
Isle of Man	British	227
Italy	Kingdom	131,000
Albania	Annexed (1939)	11,000
Aegean Islands	Dependency	998
Elba	Dependency	140
Sardinia	Dependency	9,301
Sicily	Dependency	9,926
Liechtenstein	Principality	

L'almanach anglais bien connu, l'officieux Whitaker, contient sous l'apparence inoffensive d'une statistique une sorte de manifeste politique de la Grande-Bretagne contre l'Italie. L'archipel de la mer Egée, l'île d'Elbe, la Sardaigne et la Sicile, donc des parties intégrantes de la mère patrie italienne, y sont désignées comme des « dépendances », comme des colonies. Les auteurs de cette statistique ont double-

ment oublié que l'Angleterre avait reconnu le nouvel empire d'Italie, et que cette reconnaissance avait été confirmée par la visite de Chamberlain à Rome. Inversement, la Slovaquie est présentée comme une « province annexée » au Reich. La désignation des îles italiennes comme des « dépendances » est un indice clair et vraiment plein de tact des visées britanniques en Méditerranée au cours de la présente guerre.

Un symbole de la glorieuse histoire italienne. Sous des nuages blancs, entouré de bosquets d'oliviers, s'élève San Gimignano, bijou de la civilisation européenne. « La ville aux cent tours », comme on l'appelle, est située en Italie centrale, dans la province de Sienne. Les treize tours encore existantes reflètent la clarté spirituelle et la légèreté harmonieuse de l'art gothique. Dante habita quelque temps San Gimignano. Le 8 mai 1300, il y prononça son célèbre discours en faveur du parti des Guelfes. En 1928, l'Etat prit sous sa protection et classa comme monuments historiques les œuvres d'art de la ville



La science des chars

par le GÉNÉRAL THEISS

Les hommes vêtus de noir des formations blindées sont les descendants des anciens chevaliers bardés de fer. L'arme allemande des chars est une arme d'une puissance toute particulière. Elle est l'œuvre du Führer. Au moment où tout le monde prétendait que le char blindé avait vécu et devait être jeté à la ferraille, il vit dans celui-ci un moyen de combat qui pouvait devenir une arme de premier plan, et en ordonna le perfectionnement en ce sens. Le général Guderian, le pionnier de cette idée, fut chargé de sa réalisation. Il a donc collaboré directement à la création de l'arme et formé les équipages en les pétrissant de son esprit.

Les hommes des chars reçurent le baptême du feu à la campagne de Pologne. Et si cette campagne ne dura que 18 jours à peine, cela fut en grande partie leur œuvre.

A l'ouest, nos adversaires se croyaient en sécurité derrière leurs puissantes fortifications. Nos divisions blindées déferlèrent sur Sedan, charnière du système défensif, et l'emportèrent d'assaut, pour atteindre ensuite, en moins d'une semaine, les côtes de la Manche à Abbeville. L'encerclement des armées ennemies du nord ainsi consommé entraîna leur destruction. Puis, débouchant du secteur Sedan-Rethel, le général Guderian atteignit, là aussi en l'espace de quelques jours, la frontière suisse, terminant du même coup la campagne, par l'encerclement des forces ennemies de la ligne Maginot. Lorsque le Führer, dans son discours mémorable au Reichstag, fit le point de la campagne de l'ouest, il définit en ces termes significatifs la part de l'arme blindée : « Avec cette campagne, l'arme allemande des chars est désormais entrée dans l'histoire. »

Elle s'est surpassée ensuite dans les montagnes, dans les Balkans et, sans expérience préalable, dans les sables mêmes du désert africain. Mais son œuvre maîtresse fut la campagne de l'est. Contre la supériorité plus que décuplée de l'adversaire, résidant non seulement dans la masse de matériel humain, mais aussi dans celle des chars et de l'armement, elle a contribué efficacement, dans une série de batailles d'encerclement, à forcer l'ennemi à la retraite, lui ravissant ainsi de nombreux centres de son industrie de guerre, et permettant des gains de terrain de la plus haute importance. Durant l'hiver, elle demeura aux côtés des grenadiers, — dont l'esprit de sacrifice s'est révélé au-dessus de tout éloge, — dans les dures batailles défensives ; elle poussa ensuite jusqu'à Stalingrad et au Caucase, détournant et tenant en échec les puissantes attaques menées par l'ennemi, en vue de modifier le cours de la guerre.

Mais l'arme blindée n'est nullement la puissance brute de la masse qui déferle impétueusement. C'est un instrument de guerre extraordinairement compliqué et sensible, qui ne peut être judicieusement manié que par des maîtres de l'art militaire. Cet instrument consiste en un grand nombre d'armes diverses qui ne doivent être engagées, depuis la grosse jusqu'à la plus petite unité, qu'avec un ensemble parfait. Dans cet ensemble, la fonction de l'un est étroitement liée à celle de l'autre.

Un maître ne tombe pas tout fait du ciel. Plus le but assigné est élevé, plus difficile est le chemin. La perfection obtenue dans la lutte par les formations

Sur la « plate-forme à cahots ». C'est sur elle que sont mis à l'épreuve le calme et la sûreté de tir du canonier de char. La « machine à secousses » rend avec un naturel parfait tous les cahots éprouvés dans les accidents de terrain. Vu la nature imprévisible des à-coups, il faut vraiment beaucoup d'habitude pour conserver bon ail et main sûre.

Le canonier anti-char, qui traque infatigablement les tortues d'acier, doit être, lui aussi, parfaitement familiarisé avec son arme. Le titulaire de la Croix de chevalier Schaldach, montre aux élèves l'art et la manière de tourner un canon.



Ici est enseignée la « géopolitique des chars »



Les instructeurs de l'école (en haut), écoutent une conférence faite par un officier supérieur, qui les fait bénéficier des derniers enseignements acquis dans la lutte contre les Soviets. Non moins attentifs, les élèves (en bas) suivent le cours qui groupe chaque jour, dans de vastes salles, des centaines de canoniers de chars et de chasseurs de chars. Bien que déjà pratiquement formés, des spécialistes n'en complètent pas moins leur instruction. Et déjà, ils brûlent du désir de devenir eux-mêmes des exemples de bravoure.

Clichés du correspondant de guerre, PABEL (PK).



Quatre de l'école des chars.



Pied à terre ! Les grenadiers, dont la mission est d'avancer sous la protection de leurs chars et de réduire au silence en combat de près les nids de résistance ennemis, acquièrent sur le terrain d'exercice (en haut) la souplesse d'exécution, qui trouvera plus tard au front son utilisation pratique. La salle commune de l'école (en bas) offre, après les rudes heures d'instruction, de multiples moyens de détente.



Le major prince Schönberg-Waldenburg, qui gagna la Croix de chevalier, lors de l'assaut des Thermopyles, où il se distingua à la tête d'un groupe de choc, en détruisant trois positions britanniques puissamment défendues.

blindées est le résultat d'un laborieux travail constructif, dans lequel entrent d'innombrables réalisations de détail.

Après une parfaite instruction de fantassin, vient la formation dans l'arme proprement dite, qui embrasse de nombreux domaines particuliers. Arrêtons-nous d'abord à la composition de l'équipage d'un char. Nous trouvons là : le chef, le canonnier avant, le canonnier latéral, le conducteur et le radio. Chacun des cinq hommes a sa tâche bien déterminée, pour laquelle il est parfaitement qualifié. Mais seule leur étroite collaboration, qui doit être intime, comme s'il s'agissait de la tâche d'un seul homme, ou comme si le char était lui-même le combattant, est la condition du succès. Et il ne suffit pas que chaque homme connaisse à fond sa tâche : il doit aussi connaître celle de chacun de



L'adjudant E. prit part aux campagnes de Pologne, de France, des Balkans et de Russie; comme grenadier, il se vit décerner la Croix de fer de 1ère classe, pour avoir, pendant l'été 1941, dans le bassin de Zwiakel, pris le commandement d'un groupe d'artillerie, dont tous les officiers avaient été tués, et avoir maintenu la position, dans laquelle pourtant une brèche avait déjà été ouverte.

ses camarades pour œuvrer à l'unisson avec eux et pouvoir au besoin assumer celle-ci en sus de la sienne.

On peut se faire, par ces brèves indications, une idée de l'étendue de la formation exigée. Ce n'est pourtant que la base sur laquelle tout l'édifice est construit. A l'instruction individuelle pour la spécialité succède l'enseignement pour le travail en coopération, avec le groupe, la compagnie, le régiment. La formation des grenadiers et des voltigeurs est analogue à celle des chasseurs motocyclistes, des canonniers, des pionniers et des radios. Elle est donnée à toutes ces armes en vue d'arriver à la plus étroite collaboration, non seulement entre elles, mais aussi

avec les autres armes, comme l'aviation et la D.C.A.

★

Il va sans dire que cette grande tâche n'a pas été accomplie par une seule école. L'instruction fut organisée dans tout le Reich, dans toute l'Europe, et même, sous une forme réduite, immédiatement derrière le front, aux troupes de réserve et aux unités en cours de perfectionnement. La haute école de l'arme blindée est le centre spirituel de l'instruction militaire. Là sont données les directives, groupées et mis à profit les enseignements de la guerre, dispensés l'instruction et le perfectionnement en vue de donner aussi à l'homme la connaissance des autres armes. Là également sont mis à l'épreu-



Le major W., qui prit part à la guerre d'Espagne et combattit en Carélie septentrionale comme chef d'un détachement blindé. Après la conquête de Salla, à laquelle il participa activement, il fut décoré de la Croix de fer de 1ère classe.

ve les nouveaux engins ainsi que les armes et conceptions nouvelles. L'étude de l'arme blindée y est, dans de nombreux cours prodiguée, complétée et approfondie. C'est là encore que le soldat s'étant distingué au feu suit le cours des officiers, là enfin que l'officier destiné au grade supérieur parfait ses connaissances. L'étude du tir et celle de la tactique sont étroitement liées à celle de la technique, du matériel et des armes.

Cette énumération succincte des tâches nous montre déjà que, vu l'abondance et la diversité de la matière, l'étude n'en peut être dispensée par une seule école. C'est pourquoi l'école supérieure de l'arme blindée est, depuis longtemps, sortie de ses cadres du temps de paix et se trouve aujourd'hui, eu égard à son importance, dispersée sur l'espace européen tout entier.



L'adjudant B. montra, comme voltigeur, lors de l'encerclement de la tête de pont de Komotop, un mordant particulier: comme agent de liaison, il rétablit les communications rompues entre la batterie et le commandement et fut, pour l'accomplissement de cette délicate mission, décoré de la Croix de fer de 2ème classe.

Das Grenadier-Regiment 212

dankt dem kroatischen Infanterie-Regiment 369

für die im Kampf um Stalingrad bewiesene Kameradschaft und wünscht dem Regiment weiterhin

Waffenerfolg bis zum siegreichen Kriegsende.

Stalingrad, 5. Nov. 1942



CHIEFSTABSTANT UND REGIMENTSKOMMANDEUR



Stalingrad, Blick auf das Werk „Roter Oktober“ (Mittelteil), von Höhe 1074 aus.

Souvenirs d'exploits en commun

Cette carte de bons vœux de fête, gravure d'un poète de guerre allemand, ornait la table du dernier Noël de la légion croate à Stalingrad. Elle montre un quartier de la ville, théâtre de guerre commun avec les Allemands. Elle se trouve maintenant au Musée de la guerre d'Agram.

ILS ONT ÉTÉ LES PREMIERS

Deux années de combats héroïques des volontaires croates

Par notre correspondant de guerre Walter Kiaulehn (PK)

Dix jours après l'ouverture des hostilités contre l'Union soviétique, le Poglavnik des Croates, le Dr. Ante Pavelic, appela les volontaires au combat. L'appel s'adressait exclusivement à des soldats déjà entraînés de toutes les armes. La Croatie se trouvait alors encore aux prises avec les douleurs de sa renaissance. Le pays était occupé, les bandes de bolchevistes commençaient à lever la tête. Qui aurait pu, dans ces circonstances, reprocher aux Croates de vouloir conserver sur leur propre territoire l'élite de leurs hommes ? Ceux-ci cependant savaient que leur nation ne pouvait vivre que si l'Allemagne et ses alliés vivaient eux-mêmes.

Le slogan « Za Dom » sous l'égide duquel les Croates prirent les armes, est une profession de foi envers l'Europe et le Reich. « Za Dom » — pour le pays natal, et le pays natal ne saura subsister que si l'ordre nouveau triomphe. Les volontaires vinrent se faire inscrire en bien plus grand nombre qu'on ne l'avait prévu, et que les formations organisées ne pouvaient en embrigader. On avait prévu un régiment à effectif renforcé, un groupe d'aviation de bombardement, un groupe de chasse et une formation de marine. Les volontaires du régiment d'infanterie se rassemblèrent à Varasdin, sur la Drave; un bataillon composé uniquement de Bosniaques, à Sarajevo. (Dans les deux autres bataillons également, se trouvaient des volontaires originaires de Bosnie et Herzégovine). Les marins et les aviateurs se groupèrent à Agram.

Dès le 16 juillet, c'est-à-dire quatorze jours après l'appel du chef de l'Etat, le régiment d'infanterie à effectif renforcé était prêt et, un peu plus tard, le déta-

chement d'artillerie et le bataillon bosniaque. Dans le cadre de l'organisation allemande, le régiment prit le numéro 369, et il fut envoyé en Autriche pour y recevoir l'instruction et l'entraînement nécessaires au maniement des armes modernes. Le commandant du régiment était le colonel Markulj, ancien officier de l'armée austro-hongroise, et ancien combattant de la guerre mondiale; le détachement d'artillerie, trois batteries d'obusiers de campagne, était commandé par le chef d'escadron Mesic. Les volontaires reçurent l'uniforme allemand; leur insigne particulier, l'écusson représentant un damier blanc et rouge, est fixé à leur casque de campagne et sur leur manche gauche. Les aviateurs arborent en outre une grande lettre U sur la carlingue de leurs avions, ce qui signifie Oustacha, révolutionnaire !

L'instruction du régiment ne dura qu'un mois; ces hommes, il est vrai, avaient, pourrait-on dire, l'école allemande dans le sang. Tout Croate cultive passionnément les anciennes armes traditionnelles de son pays : le sabre courbe et large, la massue, la lance et le poignard long. Il faut voir là quelque chose de plus qu'un amour du passé; en effet, le même intérêt ardent a été souvent remarqué par les instructeurs allemands lorsqu'ils remettaient à ces volontaires les armes nouvelles et, en particulier, les engins automatiques. Le 22 août, le régiment partait à pied vers le front. Cette marche — 1.500 kilomètres — dura plus d'un mois et amena le régiment (son colonel à cheveux blancs toujours en tête) jusqu'à Poltava où le commandant d'une division de chasseurs allemands salua les unités croates et les incorpora dans sa division.

Le régiment faisait le bonheur de tous les militaires compétents. Il était composé de trois bataillons comprenant eux-mêmes chacun trois compagnies de tirailleurs et une compagnie de mitrailleurs. Chacune des compagnies de tirailleurs était en outre munie de 12 mitrailleuses et de trois lance-grenades. Il y avait lieu d'y ajouter la compagnie hors-rang avec une section chargée des liaisons et communications, un détachement du génie et quelques pelotons de cavalerie, sans compter une treizième compagnie armée de huit lance-grenades et une quatorzième compagnie, celle des anti-tanks, munie d'engins d'accompagnement légers et lourds. En queue marchait une colonne du train des équipages suivie elle-même de l'artillerie avec ses propres détachements de reconnaissance et de télémétrie et ses trois batteries de quatre obusiers de 100, chacune pourvue de deux mitrailleuses lourdes et trois mitrailleuses légères. L'artillerie avait à son tour son échelon de ravitaillement et de bagages. Le régiment avait, notons-le, sa propre musique, les Varasdins ! et c'est ainsi que l'on partit au combat.

Pendant un an et demi, ce régiment s'est distingué au cours de maints combats depuis le centre jusqu'à Stalingrad où, en janvier, il a partagé le sort des assiégés, coupés des forces européennes. En glorieux héritage, le détachement d'artillerie, au moment de quitter le sol natal, s'était vu remettre l'étendard sous les plis duquel, en 1848, le Ban des Croates, Jellasic, partit de Dubrovnik pour défendre la cause de l'Empire. Ce drapeau a été à nouveau à l'honneur et cette fois encore, il flotte dans tous les combats soutenus pour l'Empire et l'Europe.

Maîtres dans la guerre de partisans

Les premiers contacts avec l'ennemi consistèrent en des rencontres avec des bandes bolcheviques. Frédéric le Grand voyait déjà dans les Croates, selon sa propre expression, des maîtres dans la guerre de partisans. Cette fois encore il sont justifiés leur réputation. Puis on en arriva aux rudes engagements qui préparèrent la prise de Kharkow. Le lieutenant Bakarac, le premier, se distingua avec sa compagnie. Ses hommes prirent d'assaut Perekop. C'est là que les Croates firent et ramenèrent leurs premiers prisonniers. Partant de Valky, le régiment pénétra, d'assaut, dans Kharkow. Puis ce fut l'offensive d'hiver menée par les Russes. Partageant toujours le sort de la division allemande dont ils relevaient, les Croates furent transportés vers le Sud.

La Noël trouva le régiment sur les rives du fleuve Mius. Cette fête prit une importance particulière du fait que, en cette fin d'année 1941, la solennité du Beiram des Musulmans tombait le 25 décembre.

Les Musulmans croates regardent la guerre sous un angle assez particulier. C'est qu'ils se battent aussi pour la libération de leurs trente millions de coreligionnaires qui vivent sous la domination soviétique et britannique. Deux ministres de leur culte payèrent de leur vie leur bravoure. L'un d'eux, Teskeckzic, tomba lors des combats de la boucle du Don, à la tête de sa compagnie.

Au cours de ce retentissant et inhumain hiver 1941-42, les Allemands ont eu l'occasion d'admirer la ténacité toute spartiate des Croates. Combien de fois sont-ils restés sans leur thé et sans soupe chaude. Le sourire aux lè-

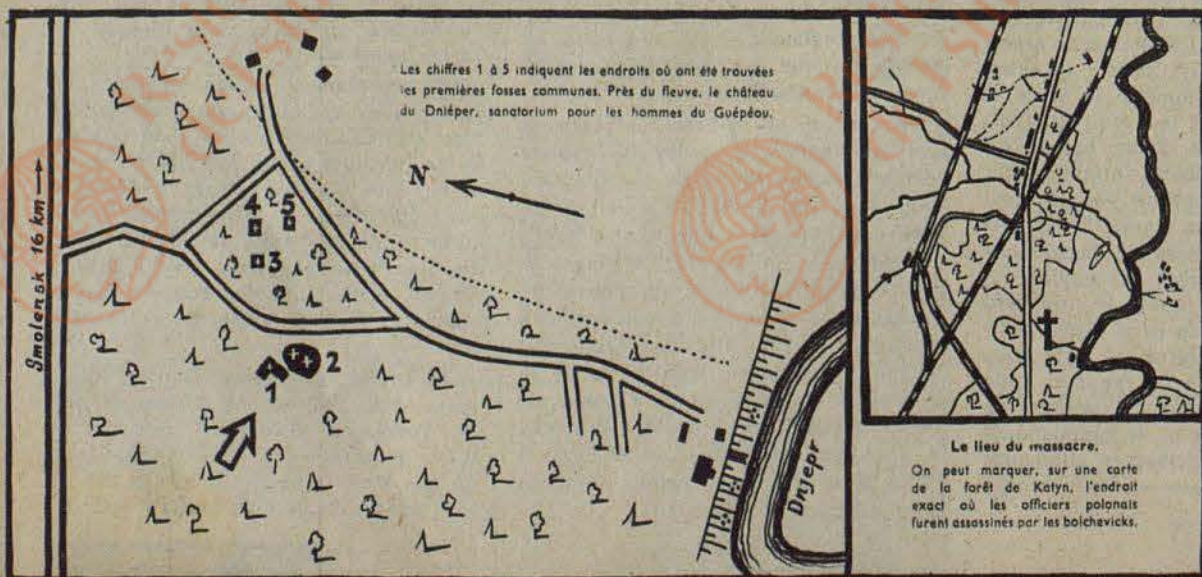


Les documents du massacre. Des journalistes venus de tous les pays européens examinent les objets trouvés auprès des cadavres des douze mille officiers polonais assassinés par les bolcheviks.



L'objectif témoigne. Les travaux de déblaiement sur l'immense terrain où eurent lieu les massacres sont fixés par la pellicule. Ces documents constitueront une preuve irréfutable des crimes horribles qui ont été commis.

La vérité se fait jour. Pendant trois ans, les assassinés de Katyn étaient demeurés un mystère. Aujourd'hui, les blessures dans la nuque des victimes ainsi que les marques distinctives de leurs grades (contre celles d'un major polonais) dévoilent ces agissements criminels.



L'EUROPE accuse

Sur ces deux pages, «Signal» publie cinq photos, dont quatre ont été prises à l'est, et une à l'ouest. Bien que leur sujet diffère grandement, elles décèlent toutes le même esprit: une cruauté qui admet, comme moyen de guerre, le massacre de milliers d'êtres humains sans défense.

L'agence Belga-Press, de Bruxelles, rapporte qu'après l'attaque aérienne anglo-américaine sur Anvers au début d'avril, les aviateurs lâchèrent également des bombes sur des villages proches du grand port. Ce ne fut pas tout : ils attaquèrent aussi à la mitrailleuse les paysans flamands travaillant dans les champs. Un certain nombre d'entre eux furent tués, d'autres blessés. Ce faisant, un gros bombardier américain fut abattu en combat aérien. L'équipage parvint à se sauver grâce à ses parachutes. Mais si les soldats allemands n'étaient pas accourus en hâte pour le faire prisonnier, les paysans, que les mitraillades avaient rendus furieux, l'auraient vraisemblablement, ainsi que le dit Belga-Press, massacré.

Il est dans la norme qu'on fasse les aviateurs américains prisonniers et qu'on ne les massacre pas. Mais la colère des paysans de ce village près d'Anvers montre exactement ce que sont ces bombardements anglo-américains contre le continent : des assassinats.

Deux à trois mille civils, hommes, femmes et enfants, n'ont-ils pas en effet péri au cours de cette attaque ? Les Anglais invoquent toujours, pour justifier leurs crimes, les bombardements allemands sur Londres et les villes du sud et du centre de l'Angleterre, au cours de l'automne 1940 et du printemps 1941.

Dans l'intérêt de tous les peuples européens, menacés aujourd'hui par les criminels bombardements anglo-américains, il est temps d'en finir avec cette légende qu'il ne s'agit, de la part des ennemis de l'Allemagne, que de raids de représailles. Pour mémoire, rappelons ici les faits :

Les premières bombes qui, dans la guerre aérienne anglo-allemande, tombèrent sur le continent, furent lancées, le 12 janvier 1940, par des avions anglais sur la ville ouverte de Westerland. Jusqu'alors, l'Allemagne n'avait frappé uniquement que des navires en mer. Mais n'importe. Le 20 mars 1940, Sylt fut à son tour l'objet d'une attaque aérienne britannique, au cours de laquelle, comme le constatèrent alors des journalistes américains, des objectifs civils furent seuls atteints, entre autres un hôpital.

Le 23 avril 1940, les bombardiers anglais s'en prirent à la population civile des territoires occupés. Ils bombardèrent des quartiers d'Oslo, tuant nombre de Norvégiens. Deux jours plus tard, l'officiel D.N.B. diffusait l'avertissement suivant : « Les formations aériennes allemandes ont encore l'ordre strict de ne pas attaquer les villes ouvertes ennemies sans importance militaire. Si les Anglais devaient poursuivre leurs attaques contre des objectifs non militaires, ils pourraient bien un jour avoir un terrible réveil, car il sera répondu à la bombe par la bombe. »

Malgré cet avertissement, les Anglais attaquèrent, le 10 mai 1940, la ville



L'entrée d'une station de Métro à Paris

Extrait du communiqué américain relatant l'attaque de jour contre la population parisienne et transmis par l'émetteur de l'Exchange-Telegraph : « Les pilotes ayant participé au raid affirment que la région bombardée était semée de coups au but. Le Commandant d'une escadrille de forteresses volantes considère le raid de dimanche comme le meilleur qu'il ait jamais vu. »

ouverte de Fribourg, et jetèrent des bombes en plein centre de l'agglomération, très peuplée et ne contenant aucun objectif militaire, ainsi que le constata le délégué général à la Croix-Rouge, l'Américain Taylor, qui était par hasard venu à Fribourg aussitôt après l'agression britannique. 57 civils, dont 20 enfants, furent alors tués et 150 blessés.

De nouveaux avertissements furent lancés par le haut-commandement allemand et par l'officiel D.N.B., ainsi que par la voie des ondes, en langue anglaise. Peine perdue. Un premier raid

de représailles eut alors lieu le 19 juin 1940. Entre temps, du 10 mai au 19 juin, la R.A.F. avait effectué 228 attaques sur le territoire du Reich, dont 169, prétendues d'importance militaire, furent dirigées uniquement sur des objectifs civils : quartiers d'habitation, hôpitaux, églises, etc. Mais ce n'est pourtant qu'après deux avertissements officiels, lancés par le Führer, que commencèrent les durs raids de représailles contre l'Angleterre. Telle est, à son origine, l'histoire de la guerre aérienne anglo-américaine.

Les femmes, les enfants et les vieill-

lards massacrés au Danemark, en Norvège, Hollande, Belgique, France, Italie et Allemagne par les pilotes de la R.A.F., les quartiers d'habitation, églises, hôpitaux et monuments historiques, détruits dans tous ces pays, constituent l'acte d'accusation dressé contre eux-mêmes par les ennemis de l'Europe. Les chiffres des innocentes victimes qui y figurent sont l'accusation élevée par les peuples européens contre ces procédés de guerre anglo-américains, procédés en violation flagrante des règles les plus élémentaires du droit des gens.

La tour ardente

par Wolfgang Koerber, correspondant de guerre (PK)

«Signal» termine ici son reportage sur la campagne d'hiver 1942-1943, par lequel on peut juger de la violence extrême des combats qui ont lieu sur le front de l'est

III^{me} PARTIE (Fin)

Les Soviétiques ont recommencé aujourd'hui leurs attaques. Ce fut une journée énervante et déconcertante. Toute la nuit, nous avons entendu un bruit infernal derrière la colline : des grondements de moteurs, des cris, des hurlements. En face, ils devaient avoir reçu une nouvelle livraison de vodka.

Depuis 4 h. 1/2 du matin, nous étions derrière nos pièces et ne cessions de fouiller le crépuscule avec nos jumelles. Mais rien ne se produisit, tout au moins pas chez nous.

Bientôt un bruit formidable s'éleva sur la route du sud. Trois de nos chars font leur apparition. D'où peuvent-ils bien venir ? Ils se sont glissés à travers les feux de l'artillerie et des mitrailleuses. L'« orgue de Staline » a pignoné de nouveau la ville, puis on a entendu un gargouillement étrange. Au delà du versant sud où se trouvent les bolcheviks, on a vu monter une flamme rouge, haute de cent mètres, suivie d'une explosion déchirante. On parle de nouveau de nos armes secrètes.

La véritable grande attaque s'est effectuée du nord-est. D'où nous sommes, nous avons pu tout observer, comme si nous avions été sur une hauteur réservée à l'état-major. D'abord un feu d'artillerie inouï des bolcheviks, puis une attaque d'infanterie de la force d'un bataillon. Finalement, ils réussissent à pénétrer dans quatre de nos points d'appui à Gurgev. Nous lançons aussitôt une contre-attaque qui échoue sous le feu de l'ennemi.

Depuis midi, nous observions des pièces d'artillerie soviétiques qui venaient prendre position dans le nord-est. Nous en comptons finalement 14.

A 14 h. 30, le capitaine G. nous ordonne d'ouvrir le feu. La déflagration de nos coups jette tout par terre à l'intérieur de notre casemate. Les bougies s'éteignent comme par enchantement. Après vingt coups de notre 88, l'artillerie adverse est réduite au silence.

Ce soir, comme on entend de nouveau le bruit du combat d'artillerie derrière la colline, le sergent F. demande : « Mais sur qui donc tire-t-on ainsi ? » On perçoit au loin les départs des coups et, plus près, les arrivées. En face de nous, les bolcheviks tirent aussi, mais dans une autre direction. Personne ne sait ce qui se passe. Des renforts approchent-ils pour nous ? Nous imaginons le bel effet que produirait leur brusque débouché sur la crête de la colline. Nous bâtissons des châteaux en Espagne, mais l'instant d'après, il faut revenir à la réalité. Nous sommes hors du temps. Nous ne comptons plus les jours, ni les semaines,

ni les mois. Quand nous écrivons des lettres, nous devons réfléchir longuement et demander autour de nous le combien nous sommes. La lutte est devenue pour nous la seule mesure des choses.

Cette nuit, un de nos alpins revenant de la ville s'est égaré et est tombé sur une casemate soviétique. Comme il descend les marches, une porte s'ouvre brusquement. Une silhouette sombre se détache dans la lumière diffuse et l'apostrophe en russe. Notre chasseur ne se laisse pas démonter, il murmure quelques mots incompréhensibles, tourne les talons et disparaît dans la nuit. Non sans avoir — et c'est la morale de l'histoire — tiré une grenade de sa ceinture et l'avoir lancée par la porte entrouverte à l'intérieur du fortin.

Cinq hommes de notre groupe de combat ont gagné la croix de fer de 2^e classe. Comme on n'a ici ni croix ni rubans, ceux qui sont déjà décorés ont donné un bout de leur propre ruban aux nouveaux titulaires.

Chaque jour apporte de nouveaux témoignages de l'entrain, de l'assurance et du sentiment de supériorité de nos soldats en première ligne. Presque tous ceux qui sont ici, impitoyablement encerclés par l'ennemi, se montrent dans les accalmies, même relatives, d'une sérénité quasi olympienne. Cette sérénité est la résultante de ce sentiment de liberté intérieure qui est au cœur de nos combattants.

Jamais la vie n'a semblé aussi douce, alors que la mort est si proche.

Cette nuit, des haut-parleurs bolcheviques se font entendre. Ils jouent des valses et de la musique de jazz et engagent nos soldats à venir dans leurs lignes, parce qu'ils ont besoin d'ouvriers pour leurs fabriques d'armements. Tout à coup, une voix nous crie qu'ils sont prêts à nous laisser le pays jusqu'à la Volga si nous leur abandonnons le « reste ». Puis un craquement se fait entendre et le haut-parleur s'arrête.

La situation est devenue critique. Le barrage de la route du sud se fait péniblement sentir. Il paraît qu'il y a, au nord-est, une concentration de troupes : trois régiments soviétiques et six « orgues de Staline ».

Le « canon fantôme » a pris naissance. C'est une nouvelle idée du capitaine G. On a mobilisé un canon de 88. Le colonel M. l'appelle « l'éléphant », en souvenir des éléphants de combat des Carthaginois. Lorsqu'un but intéressant s'offre à nous, on amène le canon, il tire, puis il disparaît de nouveau.

Nous devons percer

Le capitaine G. se tourne vers moi. Il a un pli amer autour de la bouche, et sous les yeux des ombres que je ne lui connaissais pas.

« Savez-vous la nouvelle ? Nous devons percer. Nous devons briser l'encerclement. Toute la garnison doit se diriger vers Vorochilovgrad. »

Mais nous devons traverser une contrée large de cent kilomètres remplie de bolcheviks avec leurs chars et leurs canons.

Le lieutenant S. descend l'escalier en traînant un sac postal. C'est le dernier appareil ayant touché Millerowo qui l'a apporté la nuit dernière. Ce courrier contient tout un tas de paquets de Noël en retard que pendant des semaines nous avions attendus en vain ; ils arrivent maintenant dans la minute où l'on n'en a plus besoin.

« Emportez seulement le strict nécessaire dit G., nous partons à 3 heures. »

Dehors, ce sont les préparatifs du départ ; mais tout se fait sans attirer l'attention des bolcheviks.

De tous côtés, on démonte les installations, on emballe. Des détachements de sapeurs se préparent à faire sauter les points d'importance militaire.

Nous empaquetons nos affaires à la hâte. Tout ce qui n'est pas absolument nécessaire est abandonné dans la neige, même les choses auxquelles on tenait et que l'on traînait partout avec soi, parce qu'on les croyait indispensables... Un rameau de sapin de mon jardin... Je respire une dernière fois l'odeur de résine et je ferme les yeux. Quelques livres dont on ne voulait jamais se séparer. J'arrache la première page de l'un d'eux. Une dédicace s'y trouve en belle écriture bien lisible : « Puisse ce livre vous apporter une consolation et un dérivatif durant les longues nuits de l'hiver russe ! » Je mets cette feuille dans ma poche, sur ma poitrine. Le reste est mis en tas sur la neige, arrosé d'essence et brûlé.

Juste après 3 heures du matin, comme l'aube paraît déjà, nous nous mettons en route. Nous avançons lentement et atteignons la sortie de la ville. De toutes parts, arrivent des voitures attelées, des camions, des traîneaux, des canons, des affûts, des tracteurs qui viennent prendre leur rang, sans hâte et en bon ordre, sur la route de sortie qui mène vers le sud-ouest.

La lune baigne l'ombre d'une lueur laiteuse. Rien d'étonnant si les « avions à sirène » tournent au-dessus de nous comme de petites autos ailées. Ont-ils remarqué que nous déménageons ? Leurs fusées de magnésium font concurrence à la clarté lunaire. Les bombes tombent avec un bruit lourd et éclatent en lançant une longue flamme rouge.

Les voitures escaladent la colline. Nous passons devant la dernière maison et nous atteignons la hauteur. D'immenses champs de neige s'étendent devant nous, éclairés par la lune. La colonne se déroule sans fin, comme un ruban noir, et se perd à l'horizon.

La tour brûle

Je me retourne et c'est le spectacle d'un cratère infernal. La ville « dans l'assiette creuse » brûle de tous côtés, partout des feux ardents sortent des maisons. Les détonations de nos mines et celles des bombes se succèdent à un rythme assourdissant. Des flammes rouges, jaunes et blanches jaillissent vers le ciel. Une fumée d'un rouge violacé s'étend sur la ville. Les fusées éclairantes tournoient à travers cette fumée comme des corps égarés.

La tour brûle, ardente et fantastique dans l'air qui tremble. Jamais nous n'oublierons un tel spectacle. C'est comme le dernier adieu de la ville mourante que l'ennemi n'a pu nous arracher, bien qu'il l'ait attaquée plus de cinquante fois, de tous côtés, avec des chars, avec le feu roulant de son artillerie et en lançant contre nous des masses humaines.

Les chasseurs alpins, les aviateurs et les radios des groupes de tête se sont maintenant déployés pour assurer la protection de notre flanc et suivent le bord de la colline. Il est difficile de les repérer sous leur manteau blanc de camouflage. Tels des chiens bergers, les canons légers de la D.C.A., montés sur affûts automobiles, protègent notre marche. Des voitures de reconnaissance blindées, ainsi que deux ou trois chars roulent en grondant. Puis la colonne s'arrête.

Les mitrailleuses crépitent, les canons tirent, les bombes éclatent. Les chars T. 34 sont là. Le lieutenant P. arrive, secoué dans sa voiture de fortune.

« Avons-nous encore des 88 ? Tout de suite en avant, il faut nous débarrasser des chars. » Bientôt les canons lourds interviennent avec un bruit sourd de contrebasse.

Le jour est maintenant plus clair et plus frais, mais au nord, à l'horizon, une bande de nuages noirs s'étend sur un secteur de 90° jusqu'à l'ouest. C'est la fumée de l'incendie de Millerowo.

Nous avons faim maintenant. On a allumé un petit feu derrière la maison d'un garde-barrière pour dégeler les boîtes de conserve dont le contenu est dur comme la pierre. On pourrait se servir du pain pour assommer un homme. Les haches, elles-mêmes, s'émoussent sur lui. Durant la nuit nous avons croqué du chocolat, la seule nourriture possible. Maintenant nous avons soif, mais il n'y a rien à boire, les cuisines roulantes n'ont pas d'eau.

Les avions de combat nous attaquent

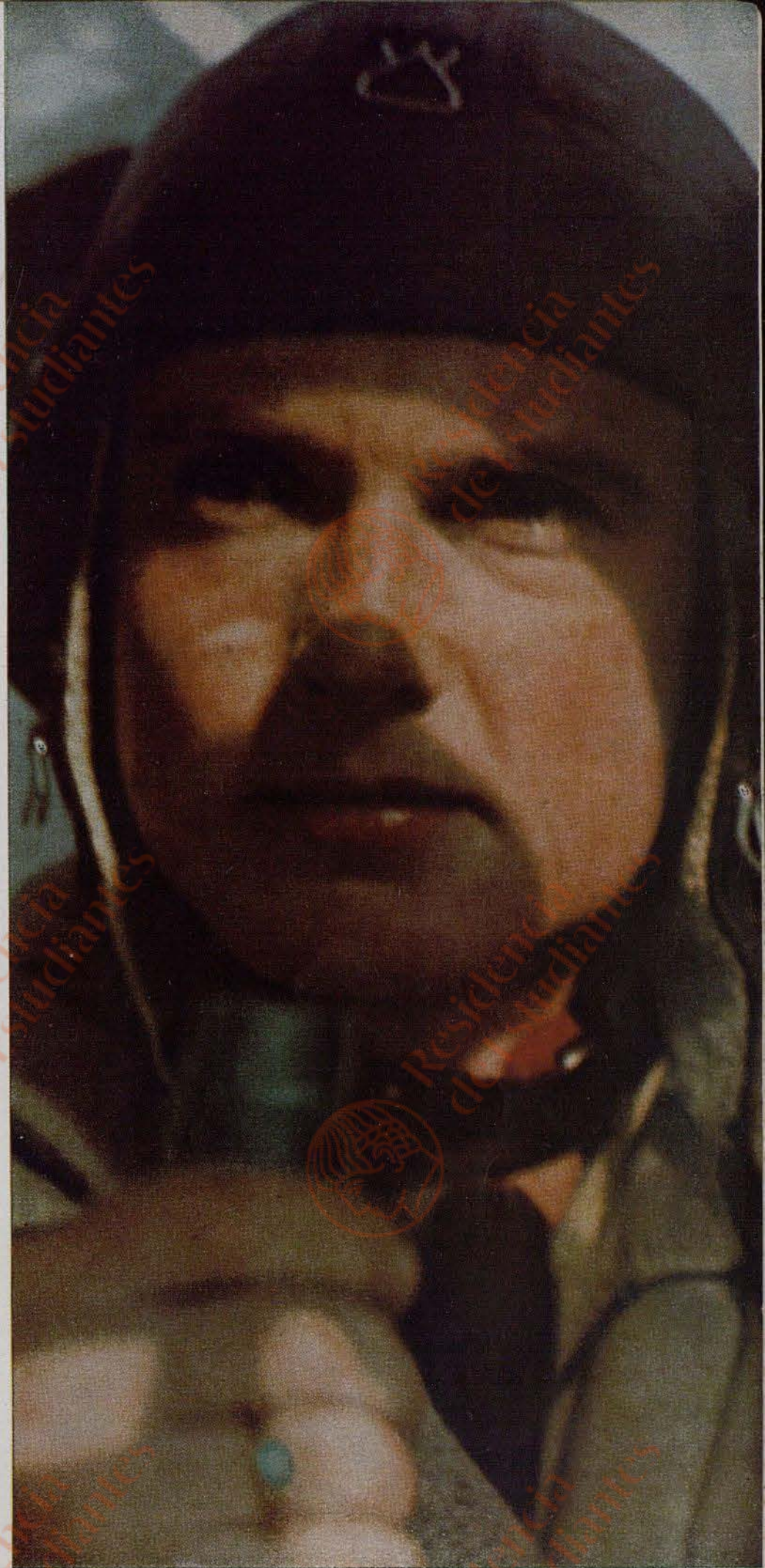
Quatre avions bleu clair se montrent. Ce sont des Soviétiques. Ils viennent directement sur nous, virent et suivent notre colonne. Ils laissent tomber quelques bombes. Toutes nos pièces de D.C.A. tirent, formant un filet d'acier autour des appareils. L'un d'eux prend feu, puis un deuxième. Ils tombent dans une courbe presque rectiligne, l'un à gauche, l'autre à droite. Un point noir descend lentement suspendu à un parachute.

Une demi-heure plus tard, ils sont de nouveau là. Cette fois ils sont six, qui viennent de l'ouest et passent en grondant sur nos têtes. Nous nous jetons à terre et déjà ils lancent leurs bombes. Je sens un coup à l'avant-bras. Une grosse motte de terre brune, projetée hors d'un entonnoir, est à côté de moi.

Puis ils viennent encore une troisième fois : douze JL 2 blindés. Nous sautons dans un entonnoir. Devant la carlingue des Soviétiques des leurs jaillissent. Ils tirent sur la colonne avec leurs armes de bord. Plusieurs d'entre nous sont atteints. Parmi eux le lieutenant S. Grièvement blessé, il meurt un peu plus tard, pendant la marche. De nouveaux avions apparaissent. Mais, cette fois, nous reconnaissons les croix noires et poussons des cris de joie. On ne nous a pas oubliés. Une fusée blanche descend avec une capsule contenant des renseignements sur la situation de l'ennemi, devant nous.

Puis les pilotes, avec leurs charges de bombes, se précipitent sur les bolcheviks invisibles qui nous guettent derrière la colline.

Suite en page 23.



Correspondant de guerre Seeger (PK)

ELLES REPONDENT A L'APPEL

La mobilisation pour la guerre totale

A leur nouveau poste. Mlle Käthe St. était secrétaire dans un bureau à Berlin. La guerre totale l'a appelée. Sur sa demande, elle a fait un apprentissage comme technicienne et elle travaille maintenant dans la salle d'émission de la radio. On la voit ici occupée à une émission au ruban du magnétophone. Grâce à sa borne volonté, il a été possible à son prédécesseur de se mettre à la disposition de la Luftwaffe comme radio du bord

→
Voir notre photo en couleurs sur la double page:
L'infanterie se prépare à l'attaque
Cliché du correspondant de guerre Muller (PK)





La chasse aux mines, à la mer...

Des mines ennemies sont repérées dans les eaux côtières. Les dragueurs de mines appareillent aussitôt. De l'arrière, on lance des grenades sous-marines munies d'un petit feu à essence et d'une mèche pour les faire exploser. On fait ainsi sauter les mines ennemies. Les „champignons“ remontent les uns après les autres. Les routes de la navigation sont bientôt de nouveau libres.

Clichés du correspondant de guerre Tölle (PK).

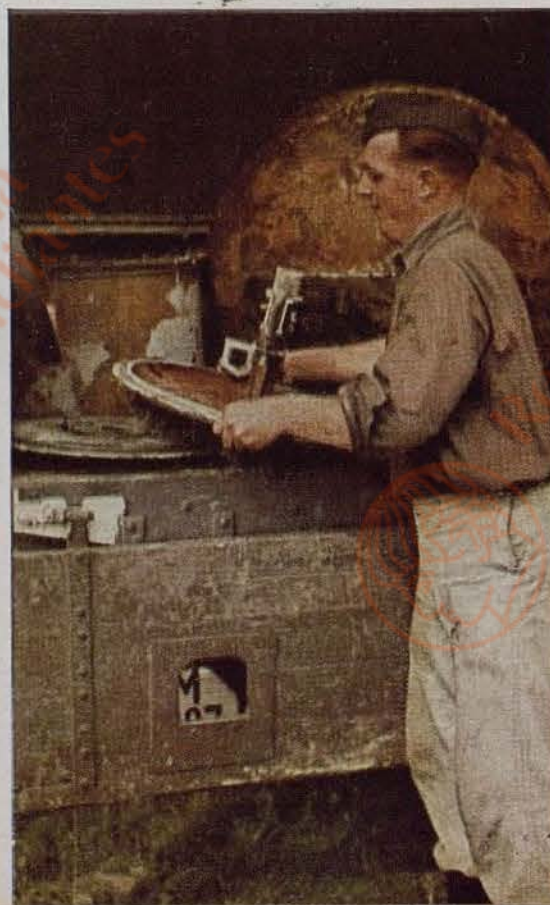


... et à terre

Lorsqu'une mine ennemie vient à s'échouer, le détonateur est démonté par des spécialistes artificiers. Il faut du courage, et de l'adresse pour toucher à ce dangereux mécanisme de l'engin.



L'officier artificier examine soigneusement le détonateur d'un nouveau modèle de mine anglaise. Ses constatations seront précieuses pour les opérations à venir.



Des mécaniciens spécialisés aident l'officier dans son dangereux travail. Le détonateur est transporté dans un laboratoire pour y être soumis à un examen attentif.

Clichés du correspondant de guerre Vorländer (PK).

39° au-dessous de zéro

Nous ne sommes encore qu'à 20 kilomètres de Millerovo, et voilà vingt-quatre heures que nous sommes en route. Au crépuscule, nous nous trouvons toujours au même endroit, au passage à niveau et y restons toute la nuit. La température tombe à 39° au-dessous de zéro. La voiture dans laquelle j'avais été placé a disparu pendant le bombardement. Impossible de la retrouver. Je me glisse enfin dans une autre voiture, entre de lourds paquets. En me courbant et ramenant mes jambes, je trouve tout juste la place nécessaire. Le froid est terrible, surtout lorsqu'on ne peut remuer les membres. Malgré les vêtements chauds, il vous pénètre jusqu'aux os. Parfois, les pieds et les mains sont raides et insensibles. Mon manteau lourd est resté dans l'autre voiture. Aussi je me suis mis une couverture de laine sur la tête et sur les épaules. J'ai ainsi l'air d'un Bédouin.

Enfin, après trente-six heures d'attente désespérante, sous un froid terrible, la colonne se remet en marche. De temps en temps un véhicule est détruit. Il est incendié, ou une grenade à main le fait sauter. Nous passons devant une telle voiture. Des caisses contenant du chocolat et des boîtes de conserve sont tombées sur la route. Nous remplissons nos poches, mais devons abandonner le reste. Un soldat, agile comme pas un, saute sur le garde-boue de notre voiture en marche. C'est l'adjudant d'une compagnie de Turkestan.

Il nous raconte, en mauvais allemand, que sa compagnie n'a plus que douze hommes, tous les autres ont été tués.

On a beaucoup entendu parler de la résistance et de la bravoure de ces soldats du Turkestan. Au coude du Don, ils ont résisté pendant trois jours à l'assaut des Soviétiques. Ils se jetaient contre les chars et ne reculaient pas. Ils ressemblent aux Japonais et ils se battent comme eux, ces diables enragés de l'autre bord de la mer Caspienne. Ils sont tout ce que l'on veut : paysans, nomades, cavaliers, soldats, mais on ne fera jamais d'eux des bolcheviks, pas plus qu'on ne fera une hyène d'une panthère.

Les portes de l'enfer sont ouvertes

A Donzkoj, une petite unité de parachutistes se trouve, elle aussi, encerclée. Il faut que nous arrivions à percer jusqu'à elle pour l'emmener avec nous. Mais, durant la nuit, les bolcheviks ont installé des canons et des lance-grenades à moins de deux kilomètres de la route. Ils sont bien camouflés. On les a cachés sous des meules de paille, mais la gueule des canons est libre et seuls les départs des coups révèlent leur emplacement.

J'ai enfin retrouvé le capitaine G. « Il faut percer à tout prix, dit-il, je vais alerter toutes les pièces que je

pourrai trouver pour démolir les batteries. Entre temps, la colonne doit passer. »

Bientôt les positions avancées sont brisées. La colonne s'est mise en mouvement pour traverser la zone de feu. Les bolcheviks ont bien réglé leur tir. Presque tous les obus éclatent sur la route. En outre, les balles des mitrailleurs soviétiques sifflent désagréablement de toutes parts.

Il n'y a plus qu'un moyen : prendre son courage à deux mains et passer. Les camions roulent à pleins gaz, et, à côté, les traîneaux et les voitures du train passent, tirées par les chevaux galopant hors d'haleine. L'infanterie s'est dispersée. Les obus de l'adversaire se succèdent sans interruption. Quelques voitures sont atteintes et volent en éclats. Des flammes jaillissent des débris. Il y a des morts et des blessés.

Une voiture devant moi est touchée par un obus. Nous baissons la tête, nous cessons de penser. Je me répète machinalement, comme pour m'écourdir, une phrase stupide souvent entendue : « Toutes les balles n'atteignent pas leur but... »

Nous sommes maintenant à Donzkoj. On fait halte et il y a rassemblement. Les parachutistes reconnaissables à leurs casques particuliers, sont déjà prêts. Leur moral est excellent bien qu'ils soient encerclés depuis deux semaines.

Par delà l'humanité

Nous continuons notre marche dans la nuit. Le général R. et le colonel M. montent dans leurs voitures. Nous suivons avec une batterie de D.C.A. légère. Une voiture blindée de reconnaissance assure notre protection. L'avant-garde et la colonne sont en marche depuis l'aube. Nos prisonniers nous accompagnent. Seuls quelques-uns d'entre eux se sont sauvés sur le terrain, lorsque nous étions dans la zone de feu et qu'il était facile de s'échapper. La plupart sont des civils, très jeunes ou déjà âgés.

Nous traversons une région polaire. Nous avons justement choisi la période la plus froide de tout l'hiver pour faire notre percée. La bataille et la pluie d'obus nous semblent parfois peu de chose en comparaison du froid qui nous enlève notre énergie, qui s'installe dans notre chair et dans nos os. Il nous faut sans cesse contrôler nos membres, tenir nos nerfs en éveil, pour ne pas succomber à l'engourdissement mortel. La steppe qui engloutit notre colonne est déserte, sans forme et sans limite, mystérieuse et habitée par des forces haineuses qui nous guettent. Une tourmente de neige passe, impitoyable, et balaie la steppe.

Ici, tous les hommes se ressemblent. Ce sont des formes blanches, emmitouffées, dont on voit à peine le maigre visage. Et pourtant ces hommes

Suite en page 29



Le secrétaire d'Etat, M. Begic, décore des militaires croates. Selon la coutume du pays, il donne l'accolade aux soldats décorés. Cliché du correspondant de guerre Schlebusch (PK)

ILS ONT ÉTÉ LES PREMIERS

Suite de la page 15

vres, ils tenaient tête aux tourbillons de neige et disaient : « Avec du pain et quelques cigarettes, ça ira ! »

Deux années de lutte héroïque

Le détachement d'artillerie se distinguait, à plusieurs reprises, au cours de ce même hiver. Au début de l'été, le régiment conquiert de nouveaux lauriers à la grande bataille d'encerclement de Kharkow. Là, pour la première fois, les Croates purent étudier, comme à l'exercice, la méthode allemande qui provoque et assure l'encerclement de l'ennemi sur une grande échelle : 20 divisions d'infanterie, 7 divisions de cavalerie, 14 brigades blindées de l'armée soviétique furent anéanties et 240.000 prisonniers ramenés en arrière. Le 31 mai 1942, le communiqué allemand citait, en place d'honneur, la légion Croate. Le régiment, à lui tout seul, avait fait 5.000 prisonniers.

Après la bataille d'encerclement, le colonel Markulj, gravement malade, dut passer le commandement du régiment au colonel Pavicic. Continuant à se couvrir de gloire, le régiment parcourut les étapes suivantes de Voronej et Kalatch. Lors du passage du Don,

se déroulèrent des engagements et des combats corps à corps qui resteront dans les mémoires ; à Proletkultura, le régiment dut ouvrir un petit cimetière pour ses morts. A Manojlim, sur la boucle du Don, la mort héroïque du capitaine Mayersberger, commandant le premier bataillon, fut une perte cruelle pour la légion. Le combat au cours duquel tomba ce vaillant Mayersberger fut le prélude de la grande bataille d'encerclement de la boucle du Don, au nord-ouest de Kalatch. Le régiment, qu'à la suite des pertes subies on avait du regrouper en un seul bataillon, reçut la mission d'assurer, sur le côté nord-ouest, la fermeture du cercle qui se dessinait autour de l'ennemi. La bataille dura 15 jours, aussi sanglante que glorieuse. Quotidiennement ou presque, les Croates ramenaient de 400 à 500 prisonniers ; quant au lieutenant Murkovic, il joua à l'ennemi un vrai tour de Croate en s'emparant de la personne bien vivante d'un général soviétique... accompagné de tout son état-major.

Suite en page 34



Musulmans et chrétiens coude à coude contre le bolchevisme. Au cours de cette campagne, les soldats croates sont accompagnés de leurs prêtres et les bosniaques par un imam. Du point de vue racial, et bien que de confession différente, la plupart des bosniaques sont de purs Croates.



André M., 30 ans, s'est engagé parmi les premiers à la fin de l'automne 1941 dans la Légion des Volontaires français contre le bolchevisme. Il a pris part aux combats de Smolensk et a été blessé à la jambe devant Borodino. Il porte fièrement l'insigne des blessés et le voici en permission de détente au milieu de sa famille.

Un combattant de la Légion des Volontaires français contre le bolchevisme

Des milliers de volontaires français se sont rangés dans le front européen contre le bolchevisme. La région de Lille en a fourni à elle seule environ 700. C'est à l'un de ceux-ci, que nous avons trouvé au milieu de sa famille, que "Signal" a rendu visite.

Ses cinq solides garçons, dont le plus jeune est né en l'absence du papa, l'écoutent conter ses souvenirs d'un long et terrible hiver en Russie.



La bataille pour le pain quotidien a été rude au début. Mme M. est restée seule avec ses enfants comme beaucoup d'autres femmes. Mais la grande famille de la Légion a su alléger la besogne des mères en prenant soin des enfants, qui sont élevés gratuitement dans une garderie. Les autorités allemandes de Lille leur accordent une subvention de 20.000 Francs par mois, leur fournissent des cartes d'alimentation et tous les soins nécessaires.



Une maison spacieuse est devenue une garderie. Ici affluent chaque matin les enfants; les plus petits qui habitent au loin peuvent y passer la nuit (photo du haut). De jeunes infirmières allemandes et françaises dirigent l'établissement, font la cuisine, conduisent les petits à l'école et organisent les jeux, tandis que le docteur chargé de la santé des enfants les visite une fois par semaine.



Des billets
de banque
qui
rapportent :

LES BONS DU TRÉSOR

AA 12

L'ENERGIE INDUSTRIELLE

L'Assemblée ordinaire, tenue le 9 avril, sous la présidence de M. Pierre DURAND, a approuvé les comptes de l'exercice 1942 et fixé le dividende à 52 Frs 68 brut par action ancienne de 500 Frs, à 10 Frs 536 par action ancienne de 100 Frs et à 29 Frs 59 par action nouvelle de 500 Frs.

L'Assemblée a réélu administrateurs MM. P. DURAND, Raoul de CHARBONNIERE et Amédée SIAUME.

BANQUE de PARIS et des PAYS-BAS

L'Assemblée générale ordinaire des actionnaires de la Banque de Paris et des Pays-Bas qui s'est tenue le 3 Avril 1943 sous la présidence de M. André ATTHALIN, Président du Conseil d'administration, a approuvé les comptes de l'exercice 1942 et voté la distribution d'un dividende brut de fr. 36,65 par action.

Le mandat d'administrateur de M. Edmond FOURET a été renouvelé; M. Jacques AGUILLO et M. Raoul de VITRY ont été élus administrateurs.

NOTRE DEVISE: SERVIR D'ABORD

PARIS, MAGASINS DE VENTE:
2, Boulevard HAUSMANN
88, Rue de RIVOLI



LA FIN D'UNE AMITIÉ

Au moment où ils saisissaient le « Normandie », orgueil de la marine française, les Américains poussèrent le cynisme jusqu'à débaptiser le navire et l'appeler « Lafayette ». La réaction de la France à une telle insulte tournant en dérision un souvenir historique profondément ancré dans les cœurs français ne pouvait être que l'étonnement et la consternation. Aujourd'hui, à demi submergée, l'épave du « Lafayette », attend la démolition dans le port de New-York; symbole de l'échec brutal d'une illusion séculaire.

Les razzias systématiques et longuement préméditées de Roosevelt contre l'empire français devaient révéler aux derniers sceptiques et aux attentistes les plus inconscients l'animosité manifeste des U.S.A. vis-à-vis de la France. Beaucoup de Français ont alors commencé à réfléchir à ces surprenants événements et à l'histoire des relations franco-américaines. Comment expliquer qu'une amitié aussi ancienne, aussi éprouvée, que des générations de ministres des Affaires étrangères n'ont cessé d'évoquer à toute occasion des deux côtés de l'Atlantique, ait brusquement pu se transformer en haine et en hostilité?

C'était au bon vieux temps...

Il est aisé de trouver la réponse à cette question. Tandis que les idéalistes de Paris et de Washington faisaient de la légende de Lafayette l'objet d'un véritable culte, les réalistes américains se bornaient à l'utiliser comme une fiction utile à la propagande. En réalité, son origine historique est très prosaïque: ce ne sont nullement des considérations idéologiques et sentimentales, mais bien la raison d'Etat qui, en 1777, détermina la France à intervenir dans la guerre de l'Indépendance américaine et à envoyer outre-Atlantique le marquis de Lafayette et ses vaillants soldats. Il s'agissait de se venger de la perte du Canada où, faute d'une assistance efficace de la métropole, les colons français avaient dû céder la place aux Britanniques. Le fondement de la solidarité franco-américaine résidait donc uniquement dans la lutte commune contre la domination anglaise. Certes, il est incontestable — ainsi d'ailleurs que des politiciens tels que Roosevelt et Bullitt l'ont souvent proclamé dans leurs discours et déclarations — que depuis la guerre d'indépendance menée par Washington la France et les U.S.A. sont à peu près les seules grandes puissances qui ne se soient jamais combattues, ni aient jamais eu entre elles de conflits sérieux. Mais ce serait une grave erreur d'en conclure que l'amitié et la compréhension parfaites ont toujours déterminé la politique de paix de ces deux pays. Dans la guerre actuelle, ce ne sont pas les adversaires de la France qui lui ont pris son orgueil, mais bien ses rapaces « amis », l'Angleterre et l'Amérique. C'est la preuve que la valeur des pures

démonstrations de sympathie et du culte des symboles, même auréolés d'une ancienne tradition, reste toujours problématique. A un moment particulièrement grave de son histoire, la France a été traitée honorablement par son ennemi victorieux, tandis que ses amis traditionnels l'ont dépouillée comme on ne l'avait encore jamais vu dans l'histoire.

Les caractères diffèrent.

En examinant, d'un point de vue critique très sobre, les relations franco-américaines, on arrive rapidement à la conviction que, de la part de Washington, cette amitié renommée avait une base peu solide. La France était depuis quelques dizaines d'années le pays le plus populaire de l'Europe aux U.S.A., parce que l'on s'y amusait, parce que sa cuisine était inégalable et ses vins délicieux, parce que pour quelques dollars on pouvait acheter des villas à la Côte d'Azur et enfin parce que les créations de la mode française faisaient la joie des élégantes New-Yorkaises. Mais l'Américain ne s'intéressait nullement au caractère profond du Français, à ses qualités morales et à ses valeurs spirituelles, sinon pour les rejeter aussitôt comme contraires à sa propre nature. La culture française recherchant la pureté des formes, jointe à l'esprit juridique très aigu des Français, restaient en opposition insurmontable avec le puritanisme américain. De son côté, la France ne pouvait s'enthousiasmer pour la standardisation américaine, surtout aux derniers temps du développement de la technique. Elle ne considérait point le progrès technique, nouvel évangile des Etats-Unis, comme l'idéal de bonheur pour l'humanité. Elle voulait conserver sa per-

Un vieux dicton assure que dans la misère les hommes sont bien vite délaissés par leurs amis. Mais les Américains et les Anglais ne se contentent pas d'abandonner leurs amis malheureux. Ils vont plus loin. « Signal » conte ici l'histoire de l'amitié franco-américaine

Le symbole devant la Grande Guerre.

Tout ce qui s'applique au domaine de l'esprit, s'applique également à celui de la politique. L'Amérique n'a jamais rien fait pour la France par amitié désintéressée. Lors du débarquement des premières troupes américaines sur le territoire français au cours de la Grande Guerre, le général Pershing prononçait les paroles devenues historiques: « Lafayette, nous voici! » Mais, pas plus que le marquis français un siècle et demi avant lui, il n'avait traversé l'Atlantique pour des raisons idéologiques. Aujourd'hui nous savons que le moteur occulte de la campagne de Pershing fut la haute finance américaine. Les U.S.A. n'intervinrent dans la Grande Guerre que pour ouvrir à l'exploitation de leur impérialisme et de leurs dollars le débouché européen.

Lafayette, Pershing et la fraternité d'armes franco-américaine, tous ces liens symboliques étaient déjà oubliés outre-Atlantique lorsque, quelques années après la Grande Guerre, se posa la question du règlement des dettes françaises. En dépit d'une forte indignation de la part du public français, ce conflit ne laissa pas de traces profondes. Mais un grand nombre de Français qui avaient cru à la sincérité des démonstrations de solidarité américaines, reconnurent alors le véritable caractère de l'ami occidental.

Le dernier acte.

Les événements qui causèrent la guerre actuelle et trouvèrent leur aboutissement logique dans le rapt des colonies françaises par les Anglais et les Américains montrèrent aux Fran-

COMMENT LES U.S.A. JUGENT



Deux caricatures du périodique « American Mercury ». Les Américains ne rougissent pas d'insulter le Maréchal Pétain, Chef de l'Etat, dont le sens humanitaire, au cours de la Grande Guerre, sauva la vie à des dizaines de milliers de



Un chapitre d'histoire. Au cours de la guerre de Cent ans, Calais fut assiégée par les troupes du roi d'Angleterre Edouard III. Le 5 août 1347, la ville se décidait à négocier sa capitulation. Edouard demanda que « six des bourgeois les plus distingués, en chemise, nu-tête et nu-pieds, la corde au cou », lui apportassent les clés de la ville. En souvenir de cet événement, Rodin créa le groupe monumental: « Les bourgeois de Calais », érigé en 1895 devant l'hôtel de ville de Calais. Aujourd'hui, seul, le socle a été laissé sur place (photo de droite). Les autorités d'occupation allemandes ont fait transporter le chef-d'œuvre à l'intérieur de la France, pour le protéger contre les attaques aériennes anglo-américaines.

çais clairvoyants jusqu'où pouvait aller la duplicité américaine. Des déclarations d'hommes d'Etat français, jointes à la publication de documents officiels, ont nettement prouvé que M. William Christian Bullitt, ambassadeur des U.S.A. à Paris, avait, dès 1936, reçu de Roosevelt mission d'empêcher toute entente entre la France et le Reich et de pousser à la guerre. On n'ignore pas que l'homme de confiance de Roosevelt se servait d'un moyen particulièrement perfide. Bien que convaincu du contraire, il persuadait les dirigeants de la politique française qu'en cas de guerre franco-allemande l'Amérique interviendrait immédiatement, ce qui conduisit bientôt la France à déclarer la guerre à l'Allemagne.

Ainsi, la misère actuelle du peuple français a-t-elle été causée par les intrigues et les mensonges d'un diplomate américain. Inutile de rappeler qu'au 10 mai 1940, au moment de l'offensive allemande, l'aide en matériel promise par l'Amérique en termes emphatiques était aussi illusoire qu'en septembre 1939. Inutile d'ajouter qu'à la fin de la lutte à l'ouest cette aide s'était bornée

à la livraison de quelques avions démodés.

L'observateur objectif se demande en effet si, dès le déclenchement de la guerre, les Américains ne pensaient pas à autre chose qu'à une rapide victoire des Alliés sur l'Allemagne. Peut-être leur but secret était-il la défaite de la France afin, le moment venu, de s'emparer de l'empire français. Comme symptôme de cette duplicité, mentionnons le discours fanatique de M. Bullitt prononcé le 9 juin 1940 à Domrémy, au cours duquel il parlait du triomphe des « forces spirituelles » sur les « forces sataniques » et déposait, au nom du président Roosevelt, une rose blanche au pied de la statue de Jeanne d'Arc. Quelques jours plus tard, M. Bullitt se présentait dans l'antichambre du gouverneur militaire allemand de Paris pour lui rendre visite!

Les U.S.A. deviennent sincères.

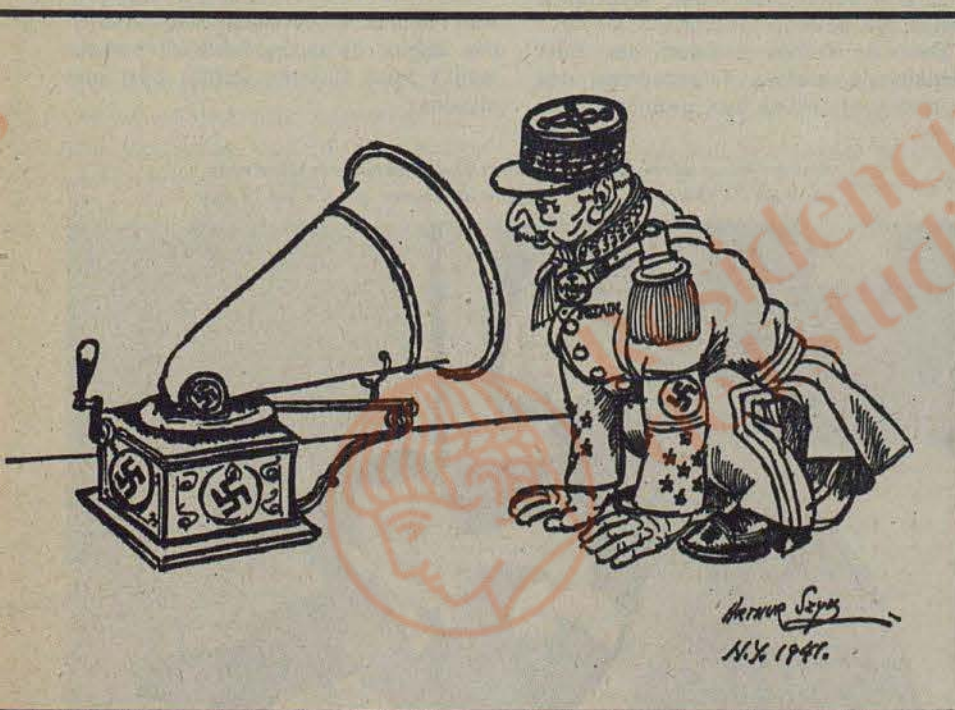
On se souvient des manifestations de haine américaine contre la France lors de la signature de l'armistice. Rarement l'honneur d'un pays a été mis autant à

l'épreuve que celui de la France lors du séjour néfaste de l'amiral Leahy à Vichy. On ne doute plus aujourd'hui que Leahy avait reçu de Roosevelt non seulement mission d'établir à Vichy un poste d'écoute, mais aussi de préparer activement le démembrement de l'empire français. Sans cesse, on reprochait à la France de rompre la convention d'armistice en faveur de l'Allemagne. Sans cesse, l'Amérique donnait tort à la France, afin de pouvoir, au moment opportun, justifier sa criminelle agression contre les colonies de la nation « amie » affaiblie.

Plus douloureuses peut-être que le rapt des colonies furent pour la France les insultes que lui prodigua l'Amérique. Le périodique « American Mercury » publiait du Maréchal Pétain des caricatures grossières et injurieuses. Tandis que Leahy se servait des livraisons de denrées alimentaires des U.S.A. à la France — on sait d'ailleurs qu'il ne s'agissait que de très faibles quantités — pour pratiquer ouvertement une politique de chantage, le colonel Donovan déclarait que les Etats-Unis étaient déterminés à laisser les Français mourir de faim. Le double jeu avec Vichy et de Gaulle n'était que le premier affront. Au cours des « négociations » avec l'amiral Robert au sujet de la Martinique, l'amiral américain invita franchement le Haut Commissaire français à se rebeller contre le gouvernement français. L'Amérique jette le dernier voile. Elle ne se croit plus obligée de respecter les convenances vis-à-vis de la France affaiblie. Dans la multitude des exemples, nous ne mentionnerons qu'un article du périodique américain « The Saturday Evening Post » par Demares Bess, qui discute publiquement des méthodes utilisées par le gouvernement américain vis-à-vis du gouvernement français. L'auteur se demande pourquoi Washington a refusé de livrer à de Gaulle l'or français se trouvant aux U.S.A. Il écrit littéralement: « La raison pour laquelle nous n'avons pas transféré l'or au « Gouvernement Français Libre » est que notre gouvernement désire utiliser ce trésor comme appât dans ses négociations avec Vichy. »

Inutile d'ajouter un commentaire. A l'avenir, avec le recul du temps, la France se souviendra de ces événements.

LES DESCENDANTS DE LA FAYETTE



soldats américains. Les héros de Douaumont — prétend-on aux U.S.A. — barrent la route au Maréchal. Ces caricatures montrent non seulement aux Français, mais à tous les Européens, le caractère véritable d'un pays capable d'un tel cynisme.

LE LAXATIF DÉPURATIF

GRAINS de VALS

est en vente comme
toujours dans toutes
les pharmacies

PRIX DE VENTE:
8 Fr. 50 le flacon de 30 grains

Laboratoires Noguès
7, Rue Galvani, Paris

ABONNEMENTS

Les abonnements pour
la France sont reçus par

Signal

111, rue Réaumur, PARIS 2^e
Un an (24 N^{os}) Frs 110,—
6 mois (12 N^{os}) Frs 55,—
Versement au compte de
chèques-postaux Paris 3086-73

M. Brunet & Co
COGNAC

L'ECOLE A.B.C.

L'Ecole A.B.C. s'est imposée depuis
24 ans comme l'Ecole de tous ceux
qui veulent savoir dessiner et pou-
voir en tirer le meilleur parti, même
comme professionnels.

Jeunes filles, Jeunes femmes

qui avez à faire face à un avenir
bien incertain, tirez parti de vos dis-
positions et de votre goût pour vous
assurer des situations lucratives.
En suivant les cours de l'ECOLE A.B.C.
DE DESSIN vous pouvez rapidement
vous spécialiser grâce à sa méthode
moderne et à son enseignement pra-
tique, dans la Mode, la Décoration, la
Publicité ou le Dessin d'Édition, vous
pouvez y trouver des débouchés que
vous offre un avenir peut-être tout
proche.



Brochure gratuite

Ecrivez à l'adresse ci-dessous pour de-
mander la brochure de renseignements
(joindre 5 frs en timbres pour tous frais).
Spécifiez bien le cours qui vous inté-
resse : Cours pour Enfants ou pour
Adultes.

ECOLE A.B.C. (SECTION
C.W. 5)
12, Rue Lincoln, PARIS (VIII)
9, Rue Bernadotte, PAU (B.-P.)

Dresden, la ville des photographes



Tradition
Précision
Progrès

**ZEISS
IKON**

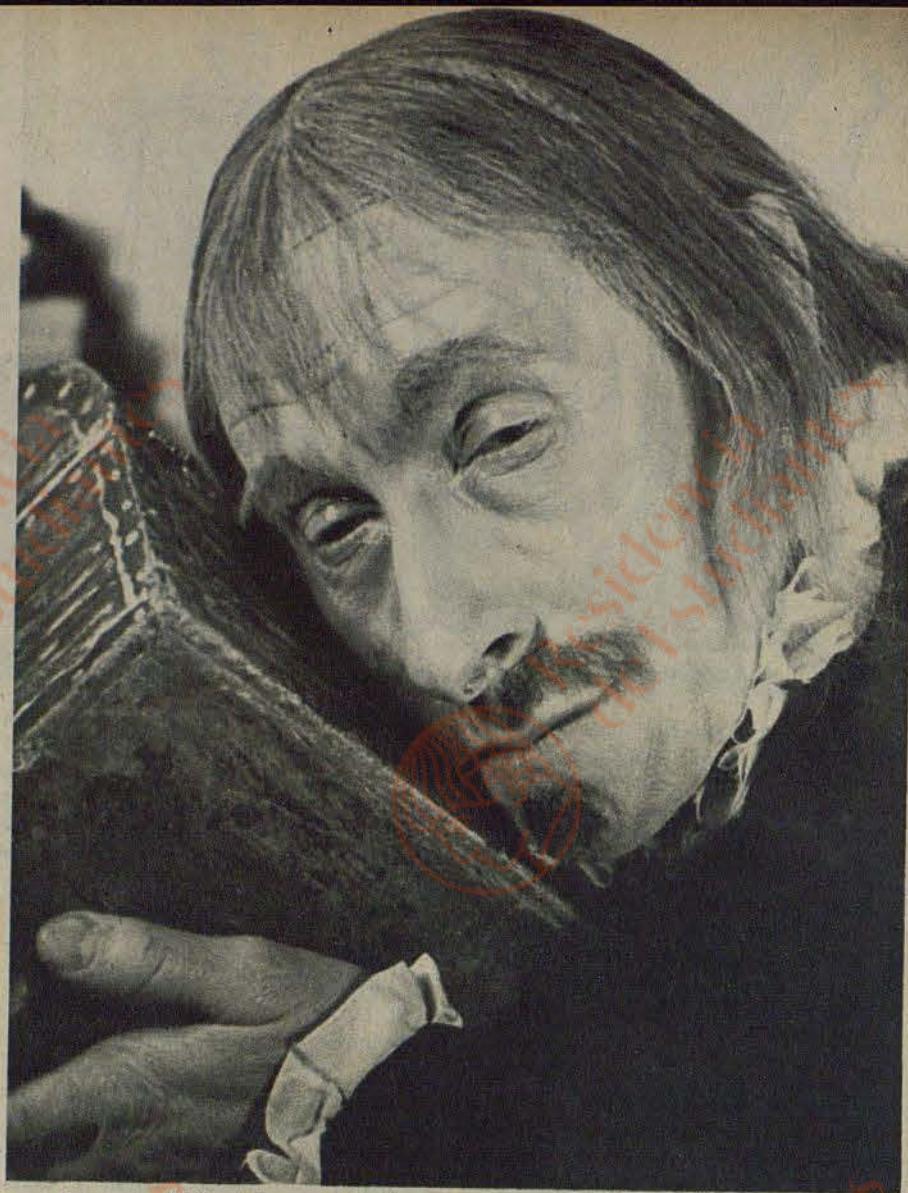
Faites-vous conseiller dès maintenant, vous achèterez plus tard
Pour la France: "Ikona" S. A. R. L., 18-20, rue du Faubourg-du-Temple, Paris XIe. — Pour la Suisse: Jean Merk, Bahnhofstr. 57 a, Zürich. — Pour la Belgique: H. Nibraad, 14, r. Franklin, Bruxelles-Schaerbeek.



P. 477 D

La marque réputée dans le monde entier:

Junghans
Les montres avec l'étoile



Le moment délicieux: l'avare a retrouvé sa cassette! Charles Dullin dans un de ses rôles principaux: «L'Avare», de Molière. La maîtrise parfaite de sa mimique et la simplicité de sa diction contrastent avec le style pathétique qu'on trouve parfois sur la scène française

CHARLES DULLIN

Charles Dullin est sans doute le plus original et le plus spirituel des acteurs parisiens. C'est un fanatique. Sa vie n'est que travail et enthousiasme. Il trouve aux mots des poètes un sens intime qu'il sait révéler au public. Des auteurs comme Marcel Achard, Stève Passeur et Armand Salacrou lui doivent leur renommée. Son nom indique un genre particulier. Il l'a développé à « L'Atelier », ce petit théâtre de Montmartre, caché derrière les arbres. Les pièces qu'il y a montées depuis 1922 sont aujourd'hui d'une importance historique pour le théâtre.

L'art de Dullin poursuit des buts d'éducation morale. Il recherche des solutions nouvelles aux problèmes an-

ciens et n'hésite pas à tenter des expériences. Il est la force motrice du théâtre français, ce qu'il prouve par la recherche incessante de nouveaux talents. La jeunesse est avec lui. D'un instinct infailible il devine le véritable talent.

En France, on n'a pas encore la générosité de l'Allemagne pour ses artistes. L'appui de l'Etat y demeure insignifiant. Aussi, Dullin doit toujours lutter contre les difficultés financières. Mais il ne se laisse pas détourner de son chemin. Sincèrement, l'art n'est-il pas mieux qu'un agréable divertissement? Pour Charles Dullin, c'est une mission.

Ami des jeunes talents, qu'il a découverts, Dullin explique le rôle d'«Eli-sen» dans l'«Avare» à l'actrice Marguerite Cassan qui n'a que 19 ans



viennent des professions les plus différentes : ce sont des artisans, des ouvriers, des paysans, des artistes, des sportifs...

Les têtes se penchent en avant. Cela fait la troisième nuit que nous marchons ainsi. Il n'a plus un buisson, plus une maison, pas même une cabane. Quand nous parvenons au sommet d'une colline et que nous jetons un coup d'œil devant nous, le spectacle demeure inchangé : toujours la steppe blanche, infinie, et rien d'autre...

L'encercllement brisé. De nouveau le front vers l'est

Un officier des chasseurs alpins s'est approché de notre voiture : « Nous pouvons passer la nuit ici, dit-il, le village est en notre possession. »

Nous trouvons une vaste maison dans laquelle il y a un peu de feu. Un grand nombre d'hommes sont déjà étendus sur le sol, et dorment profondément, roulés dans leurs couvertures. Nous devons prendre garde de ne pas les bousculer. Brusquement, la fatigue de trois jours et de trois nuits sans repos nous terrasse. C'est comme un coup de massue. Nous nous jetons à terre et nous oublions tout.

Mais soudain le lieutenant R. est devant moi et me pousse du pied : « Vite, debout ! Les chars sont là. » Grand bruit dehors. J'entends la voix du capitaine G : « Fichez-moi la paix ! Je ne vais pas me déranger pour un char. »

Il se lève, cependant, car une vitre vole en éclats derrière lui et les débris de verre l'atteignent. Un obus vient de tomber tout près. Nous sortons. Des rafales de feu passent entre les maisons, dans toutes les directions. Les balles rasant le sol, frappent la terre gelée et ricochent en l'air.

« Il y a de l'infanterie soviétique dans le village », dit un parachutiste.

Le capitaine G. met sa mitrailleuse à l'épaule. « Si nous nous en tirons, dit-il, nous aurons bien de la chance. » Ses paroles résonnent drôlement. Il est enrhumé et très enroué.

En quelques instants, de petits groupes de combat sont improvisés avec tous les hommes disponibles : parachutistes, aviateurs, radios, alpins, pionniers. On installe rapidement des mitrailleuses qui prennent sous leurs feux la lisière du village.

Nous allons vers une des maisons les plus proches où le capitaine G. installe son poste de commandement. Les Ukrainiens qui l'habitent préparent avec complaisance et avec un sens réel de l'hospitalité leur meilleure chambre. Contre le mur, une balalaïka est posée sur une vieille commode artistique du temps des tsars. De grands caoutchoucs aux feuilles vert sombre sont dans un angle. Le poêle donne une bonne chaleur. Un samovar chante agréablement. Un jeune Ukrainien, beau gars élancé, rêve, assis devant le feu.

La vieille maman frotte avec précaution les mains gelées d'un soldat. Elle murmure en mauvais allemand : « Si les Bolcheviks arrivent... nous tous... morts. » Et elle fait autour de son cou un geste non équivoque.

Ils n'attendent d'ailleurs pas l'arrivée des bolcheviks. Ils nous accompagneront, comme beaucoup d'autres habitants.

Un ordonnance vient chercher le capitaine pour l'amener chez le colonel N. Ce dernier est assis devant une table couverte de cartes, la casquette de fourrure repoussée sur sa nuque. « Il faut, à tout prix, tenir le village jusqu'à la nuit, dit-il, jusqu'à ce que toute la colonne soit partie. Et encore une chose, messieurs, je ne quitterai pas la place avant que tous les blessés n'aient été transportés. »

Nous revenons au poste de commandement. Le village s'est vidé entre temps. Cette solitude cause un sentiment étrange, quand on pense que les bolcheviks sont partout à l'affût.

Un sifflement presque musical, suivi d'un éclatement au-dessus de nos têtes, nous jette à terre. Nous savons ce que c'est : « l'orgue de Staline ». Je me glisse sous la voiture. C'est de tous côtés un feu d'enfer, des obus éclatent sans discontinuer : quarante en quelques secondes. Quelques-uns éclatent tout près. On pense : « Maintenant au suivant ! » Dieu soit loué, c'est un peu plus loin.

Le capitaine G. a mis son casque blanc. Sa mitrailleuse pend à son bras. Je l'entends dire : « Maintenant, on va se battre. » Nous allons jusqu'à la lisière du village, où les bolcheviks s'étaient installés dans quelques petites maisons. On vient de les en déloger. Nous descendons de voiture et nous nous glissons entre les maisons démolies. Une forte odeur d'incendie est demeurée dans l'air. Trois chars russes, vert olive, anéantis, sont demeurés sur place. Des cadavres de bolcheviks gisent çà et là dans leurs uniformes kakis. Devant la dernière maison, nos batteries légères de D.C.A. tiennent sous leur feu le versant d'en face sur lequel s'avancent les bolcheviks.

Nous nous décrochons dans le crépuscule. Nous sommes les derniers, et suivons la voie ferrée en direction du sud-ouest.

« Encore cinq kilomètres jusqu'au point de concentration », dit quelqu'un près de nous. Un incendie éclaire les nuages comme un projecteur. Il nous montre le chemin.

Ordre de l'avant : « Rouler au ralenti, parler à voix basse. » Nous nous glissons à travers la nuit, et guettons à travers les ténèbres.

Au bout d'une heure, nous rencontrons des soldats allemands. Ils nous disent simplement : « Nous vous attendions. »

Le lendemain matin, les canons sont de nouveau dirigés vers l'est.

Fin



Pour obtenir de meilleurs

résultats, servez-vous de

la machine comptable

CONTINENTAL 800

WANDERER-WERKE



SIEMENS

La production de la maison Siemens embrasse toute l'Electrotechnique



Projets et exécution complète d'usines hydrauliques et thermiques
Livraison de pièces détachées
Renseignements sur toutes questions d'utilisation de l'électricité

SIEMENS-SCHUCKERTWERKE AG · BERLIN

LES MÉDICIS

par Fausto Roli-Olivier

L'histoire n'apporte un enseignement qu'aux générations futures. Les vivants ont donc pour mission de tirer des enseignements du passé ce qui est profitable au présent. Dans cet esprit, l'activité politique et économique de la maison des Médicis peut nous servir aujourd'hui d'exemple

AUPRES de Venise et de Gênes, Florence était la troisième grande métropole italienne du moyen âge. La ville des bords de l'Arno se distinguait surtout par sa corporation des tisserands de la laine. On traitait les matières premières anglaises et françaises et l'on vendait ensuite les splendides étoffes sur tous les marchés du continent, de l'Angleterre et d'outre-mer. Mais la ville tirait son aspect commercial du trafic de l'argent. Les éléments d'une exploitation commerciale bien réglée : valeurs mobilières, change, sociétés par actions, et compagnies commerciales de toutes sortes ont leur origine à Florence.

Lorsqu'en 1325 la banque Bardi réussit à effectuer le transport du blé d'Apulie et de Calabre à dos de 283.000 mulets jusqu'à Florence, on entendit prononcer pour la première fois le nom des Médicis.

Giovanni, le fondateur.

La famille des Médicis vient du peuple et est une des plus honorables que l'histoire ait connues. Il est difficile de donner un aperçu d'ensemble des nombreux représentants de cette famille qui, pendant près de 400 ans, ont joué un rôle dans l'histoire. Chacun, pris à part, a une personnalité si marquée et si riche qu'on doit se demander si le terme de « négociant » dans notre acception moderne est suffisant pour le désigner.

Giovanni di Bicci Medici fut le véritable fondateur de la maison. Il appartenait à la branche cadette des Médicis qui s'occupait plus particulièrement du trafic de l'argent. Depuis 1401, le premier Médicis possédait de grandes entreprises en Hongrie et il fut chargé par le pape Jean XXIII des finances de la Curie. Depuis, les Médicis restèrent les banquiers préférés des papes. La lignée des Bicci reconnut bientôt la nécessité de travailler en collaboration avec la branche aînée des Averardo, qui faisait le négoce et disposait de succursales à Péra, Constantinople, Andrinople et Gallipoli.

Tout le commerce de Florence avec les pays lointains devait passer par Venise, la ville concurrente. Il en ré-

sultait, outre un trajet allongé, une augmentation du prix de revient des marchandises. Si l'on considère que Florence envoyait en un an à Venise 10.000 pièces de drap d'une valeur de 840.000 ducats, d'où elles devaient être expédiées en Asie mineure, aux Balkans, en Barbarie, en Egypte, on comprendra le vœu des Médicis d'acquérir, à prix d'argent, le port de Livourne pour rendre le commerce de Florence indépendant. Les Médicis achetèrent donc Livourne, se mirent à construire des bateaux, nommèrent six consuls pour la navigation, et, dès 1422, la première grande galère de commerce voguait vers Alexandrie. Au nord, la maison des Médicis s'ouvrit une voie vers l'Angleterre par la fondation de sa succursale de Bruges. A partir de 1425, un trafic maritime régulier s'établit pour les marchandises vers Bruges, Londres et Middlesborough.

Cosme, l'homme de la Renaissance.

Les Médicis n'étaient stimulés dans leur organisation par aucune concurrence; mais plutôt par désir d'établir une collaboration de tous les éléments économiques européens. A son lit de mort, Jean disait à son fils Cosme ainsi qu'à son autre fils : « Je n'ai jamais fait de mal, bien que j'aie établi la base d'une grande entreprise européenne, sociale et politique. » Il laissa une fortune immense et légua à la postérité la certitude que, sans les Médicis, l'histoire aurait pris un autre cours.

Sur cette base solide, Cosme de Médicis, fils de Jean, établit la maison de commerce mondiale. Déjà, avant la mort de son père, il avait entrepris un voyage de deux ans à travers l'Allemagne et la France, afin d'acquérir, ainsi qu'il aimait à le répéter, l'expérience nécessaire, et de connaître les besoins du continent. Rentré dans sa patrie, il fut victime de l'envie de ses ennemis politiques qui obtinrent son bannissement. Cosme se rendit en exil à Venise et trouva, dans la République des doges, et auprès des princes de tous les pays qui avaient reconnu le mérite des Médicis, un tel appui, qu'il revint à Florence plus puissant que jamais. Cosme avait hérité de son père

140.000 florins, somme qui, aujourd'hui, représenterait environ 1,5 millions de francs-or.

Il employa une grande partie de cette fortune, qui entre temps s'était accrue, à des œuvres de bienfaisance; il favorisa les lettres et les arts et fit construire des maisons et des palais. Pour des œuvres d'art, lui et son fils Pierre dépensèrent, de 1434 à 1471, la somme formidable de 663.000 florins, correspondant aujourd'hui à 8 ou 10 millions de francs-or.

La haute école du commerce.

C'était depuis longtemps le désir des entrepreneurs de Toscane de pénétrer économiquement dans le Reich de l'Europe centrale. Cosme mit ce plan à exécution. Durant l'époque de développement et de prospérité de la maison des Médicis, celle-ci resserra plus étroitement encore les liens créés après la mort de Jean entre le grand négoce et la finance. Dès lors, l'activité commerciale fut telle, vers les pays de l'ouest européen, que la participation immédiate au commerce allemand subit une régression. Du XIV^e à la fin du XV^e siècle, la société Médicis resta néanmoins fortement intéressée aux affaires de l'Allemagne de l'ouest et du sud. Des relations partant probablement de Bruges et de Lyon pour s'étendre vers Cologne, les Pays-Bas et Constance, complétèrent celles déjà établies avec Vienne et Salzbourg, qui avaient sans doute leur origine en Hongrie. Cependant les Médicis ne cherchèrent pas à étendre leurs relations vers le centre et le nord de l'Allemagne; mais leur intérêt pour l'Allemagne de l'ouest et du sud n'en fut que plus fort, particulièrement dans le domaine économique et artistique. On en trouve un témoignage frappant dans les rapports qui unirent la famille des Médicis de Florence et celle de Fuggers à Augsbourg. Les domaines d'activité de ces deux grandes maisons de commerce n'empiétèrent jamais l'un sur l'autre, même sur le sol de la Toscane. L'esprit large de l'organisation intérieure et extérieure des deux entreprises les détournèrent de se concurrencer. Elles préférèrent un travail fécond de collaboration dans l'in-

térêt de l'Europe. Lorsque la maison des Médicis perdit peu à peu de son influence, ce furent les Fuggers qui prirent la tête et qui devinrent les banquiers des Médicis. Malgré les différences entre les deux maisons, on constate une grande parenté entre beaucoup de leurs fondations sociales. C'est ainsi que les employés de la famille Médicis gagnèrent suffisamment pour pouvoir illustrer leurs noms, grâce à des œuvres artistiques. Eux aussi construisirent des palais et des villes, firent exécuter des tableaux, créèrent des chapelles et des autels.

En dehors de leurs nombreux comptoirs et succursales, les Médicis eurent aussi deux fabriques de soie. Cosme fut le premier à permettre à des maisons étrangères de représenter ses entreprises. Il supprima la contribution foncière créée par son père et introduisit un impôt progressif qui pesait avant tout sur les contribuables riches et sur lui-même. Même au delà des mers, les Médicis appliquèrent leurs propres méthodes. Ils s'assurèrent la prépondérance économique dans la corporation de la laine. Ils possédaient le monopole d'importation de l'alun, produit le plus important pour fixer les couleurs dans l'industrie textile du moyen âge. En 1444, ils importèrent 500.000 livres d'alun. Le capital de 140.000 florins laissé par Jean s'élevait à 263.402 florins à la mort de Cosme.

Laurent, l'homme d'Etat et le mécène.

Laurent, petit-fils de Cosme, n'avait ni le sens du commerce ni celui des affaires; mais ce fut un homme politique et un mécène, et son règne fut très heureux pour Florence. Peintres, sculpteurs, poètes et orfèvres, tous les artistes de réputation mondiale, créèrent, à sa cour, des chefs-d'œuvre témoins de la grandeur de l'époque. Un hasard heureux voulut que Michel-Ange encore enfant fût mis en rapport avec Laurent de Médicis, que la postérité n'a pas considéré sans raison comme le plus grand protecteur des arts et des sciences. C'est grâce à lui que le nom de Médicis est devenu le synonyme de mécène de grand style.

Laurent a été le premier grand Italien. Il a eu, pour la première fois,

Suite page 33





La carte d'Europe de la famille des Médicis. Du XIIe au XVIIIe siècle, la famille des Médicis a joué un rôle important dans l'histoire européenne, tant au point de vue de l'économie que de la politique et de l'art. Cosme l'Ancien, qu'on appela le „pater patriae“, apporta à sa maison puissance et richesse (médaillon de gauche). Contrairement à son aïeul, Laurent le Magnifique fut un grand diplomate et un mécène (médaillon de droite). Entre les médailles, les armes des Médicis. A l'origine, elles comportaient onze boules, puis neuf. Cosme en réduisit le nombre à huit, et Pierre à sept. Laurent en enleva encore une. Selon une tradition, les Médicis ont, en signe de reconnaissance, prélevé des boules sur leurs propres armoiries pour en faire don aux armes des familles amies.

Dessiné: Schmalhausen



LES MÉDICIS

Suite de la page 30

l'idée d'une Italie politiquement unie et a tenté de la réaliser. Il réussit tout au moins à assurer la paix à son pays, de 1486 à 1492. Ce fut seulement lorsque les hommes d'Etat venus après lui négligèrent le rôle médiateur de Florence pour équilibrer les forces que la péninsule retomba dans le chaos.

Laurent ne cessa de répéter qu'une Italie divisée par des querelles d'Etat à Etat ne pouvait jouer aucun rôle en Europe. Il vit clairement qu'un équilibre favorable entre les petits Etats de l'Italie n'était réalisable que par une collaboration de Milan, de Naples et de Florence. Cette triple alliance des trois villes pouvait seule tenir en échec Venise et la Curie. Une telle conception contenait en germe l'unité italienne. Malheureusement le règne de Laurent fut trop bref pour permettre la réalisation de ses idées.

Laurent créa beaucoup dans le domaine artistique, il combattit en politique, mais il négligea la vie commerciale. Beaucoup d'entreprises durent fermer les unes après les autres et celles qui subsistèrent furent confiées à des employés étrangers. Laurent était lui-même un poète de talent et ne se sentait à l'aise que parmi les artistes et les savants. Il renouvela la constitution de Florence qui confiait à sa maison le pouvoir absolu pour gouverner.

Le double aspect des Médicis.

Cette union de diplomatie politique et de négoce est unique dans l'histoire. La famille des Médicis a reconnu la supériorité d'une collaboration éclairée des Etats sur la politique étroite et fermée de l'époque. La période de forte activité des Médicis a plus d'un trait commun avec celle du développement industriel de notre époque. Quand l'ancienne lignée des Médicis se fut éteinte, la famille s'attacha surtout à se développer comme grand duché et à se faire reconnaître comme maison princière régnaute. La maison des Médicis fut alors comme le soleil de la Renaissance italienne. Les Médicis acquirent la puissance ecclésiastique grâce à trois papes de leur famille : Léon X, Clément VII et Léon XI, ainsi que par de nombreux cardinaux. Ils atteignirent une importance européenne encore plus grande par des mariages avec la maison royale de France, la famille des grands ducs d'Autriche, celle des princes de Savoie, la maison royale de Bavière, ainsi que celles d'Orléans, de Saxe, de Luxembourg et de Lorraine.

Soutenus par la confiance de leurs sujets, Cosme et Laurent n'aspiraient qu'à être « citoyens de la ville de Florence ». Cosme, le « Père de la Patrie » et Laurent, le « Magnifique » firent mieux encore : ils furent deux Européens dans le sens moderne du mot, pour avoir conçu un Etat politique et économique aux dimensions du continent.

prise à l'improviste...



Le bébé modèle. Cette poupée est le modèle exact d'un nouveau-né. Elle est utilisée pour l'enseignement des soins à donner aux nourrissons.



Une autre poupée. La petite sœur du bébé modèle a une expression rêveuse. Elle a l'air timide, comme le sont parfois les toutes petites filles.

L'œuvre charmante de toute une vie

AU cours d'une exposition à Berlin, en 1910, de jouets faits à la main, on remarqua pour la première fois l'envoi de Mme Käthe Kruse. Ses poupées, modelées par elle-même, qui reproduisaient avec une vérité touchante les expressions enfantines, la rendirent célèbre en un jour. Depuis cette époque, les poupées de Käthe Kruse sont recherchées de tous. Elles font la joie des petits et ravissent les yeux des grands. Pendant l'exposition de 1937, à Paris, les visiteurs venus de toutes les parties du monde admirèrent l'œuvre originale de Mme Käthe Kruse qui obtint le Premier Prix.



Mère, fille et petite-fille. On croirait vivants les modèles de la jeune femme et de la petite fille. La dame âgée est leur créatrice, Mme Käthe Kruse, célèbre dans toute l'Europe pour ses modelages de poupées. Elle sculpte ses modèles d'après nature (photo d'en bas).



Le Don est franchi. Vers Stalingrad..

En septembre, les unités croates marchaient sur Stalingrad. Là, elles eurent la fierté et la joie de recevoir le chef de leur nation, Ante Pavélic. Le chef de la Chancellerie, le général Percivic, le colonel Prebeg et d'autres personnalités militaires prirent part à cette tournée officielle sur le front. L'inspecteur des forces cuirassées, le général Paulus, qui devait par la suite, dans la gloire éclatante des ruines de Stalingrad, se voir promu à la dignité de maréchal, vint saluer le Poglavnik.

Le 25 septembre, vers 7 heures du soir, les unités croates entraient dans Stalingrad. Elles reçurent l'ordre de prendre d'assaut la voie ferrée, située à l'ouest d'« Octobre Rouge » ; l'ordre fut exécuté. Les ruines de cet « Octobre Rouge » devinrent les sombres coulisses où le sort tragique, réservé à la Légion, devait s'accomplir.

Le régiment qui, de l'effectif d'un bataillon, avait fondu jusqu'à ne plus représenter qu'une compagnie, savait quel sort lui était réservé. Pourtant, pas un homme ne vacilla et pas un n'accepta de s'en remettre à un tirage au sort pour savoir qui serait désigné pour s'échapper en avion.

Encerclés ! Encerclés comme les héros des Niebelungen dans la salle en flammes du roi Attila. Comme eux, les Allemands se battirent jusqu'au bout, aux côtés de leurs alliés. Le lieutenant-colonel allemand Kuhlwein, chef du groupe des officiers de liaison, tomba glorieusement au milieu de ses camarades croates, lors d'une contre-attaque. Le 22 janvier, le lieutenant-colonel Markus Mesic, commandant l'artillerie, prit le commandement du régiment. Telle est la dernière communication qui soit venue s'inscrire dans le livre d'or du fier régiment. Le reste est silence de mort !

Barques de pêche contre navires de guerre

Les hauts faits des aviateurs croates, sur le front de l'est, ont été publiés par le correspondant de guerre allemand Rauchwetter, sous le titre de : « U », aux éditions de l'Europaverlag, à Zagreb. Par contre, on a failli laisser dans l'ombre les exploits des volontaires croates de la marine. Ils étaient quelques centaines, qui n'apportaient d'ailleurs que leurs bras vigoureux et leur immense bonne volonté. La plupart de ces gens étaient originaires de la côte dalmate ; la mer fut leur berceau. Un bref stage d'instruction pour se familiariser avec les engins de fabrication allemande constitua toute leur préparation. Ils avaient des uniformes allemands et quelques armes légères — c'était tout. C'est ainsi qu'en octobre 1941 un de leurs détachements partit en avant, sur le bord même de la mer d'Azov. Deux autres de leurs détachements furent débarqués à Nikolaiev, sur la mer Noire.

Ceux de la mer d'Azov furent les premiers à prendre leur poste à bord d'une flottille qui leur fut affectée en propre. Ils trouvèrent soixante grosses barques de pêche, jaugeant de 10 à 30 tonnes, qui avaient été laissées sur place, comme matériel inutilisable, par l'ennemi battu. La plupart étaient à voile. Ces bateaux furent mis en état, retapés et, quinze jours après, les pavillons de guerre allemand et croate flottaient sur la mer d'Azov. Bien entendu, le petit détachement ne pouvait songer à garnir comme il l'aurait fallu les soixante embarcations. Les Croates firent appel à la coopération librement consentie des pêcheurs ukrainiens. Non seulement aucun d'eux ne déçut jamais la confiance qu'on leur avait accordée mais nombreux furent ceux qui, coude à coude avec leurs cama-

rades allemands et croates, trouvèrent dans ces parages une mort héroïque.

Un lieutenant de vaisseau et sa mitrailleuse

Les soixante coquilles de noix, mal grées et peu armées, constituaient donc cette originale flotte de guerre, et elles devaient assurer l'un des plus pénibles services qui soient, celui de garder la côte. Ce service, la flottille l'assura de l'automne jusqu'à l'hiver. Nous nous bornerons ici à relater un épisode caractéristique de toute cette période. L'un des bateaux assurait de nuit la garde du port le plus important de la mer d'Azov. En cas de coup de main tenté par l'adversaire, il devait alerter le port. Le jeune lieutenant de vaisseau croate commandant la barque, observa bientôt les mouvements de deux canonnières soviétiques qui paraissaient vouloir foncer tout droit sur le port. Le Croate estima rapidement que s'il donnait l'alarme prévue, le renfort arriverait trop tard, ou qu'il ne suffirait pas, et il se décida à attaquer les deux canonnières avec les moyens du bord, c'est-à-dire avec une mitrailleuse. Proportion des moyens en présence : 1 contre 1.000. Une vraie pluie de fer répondit à son action. Le bruit d'enfer — c'est ce que voulait le lieutenant de vaisseau — atteignit le port qui fut en un instant en état d'alerte. Tout le reste, pensa le Croate, est sans importance : donc, continuons à tirer jusqu'à ce qu'ils nous aient époussetés de la surface des eaux. Et l'on vit se produire ce que personne n'aurait pu prévoir. Les Soviétiques firent demi-tour.

Lorsque arriva l'époque des glaçons, la flottille croate fut mise à l'abri dans un port de Crimée. Mais, pour parvenir jusqu'à ce port, elle dut forcer le détroit de Kertsch, parsemé de pièces d'artillerie ennemies. Cela n'empêcha pas le capitaine de frégate Stéphane

von Roumenovic, qui conduisait cette flotte digne des anciens Vikings de donner le signal d'une course bien téméraire. Il fallut trois jours entiers aux bateaux, poussés par un vent glacé de vingt degrés de froid, pour rejoindre leur port de destination. Seuls deux d'entre eux coulèrent, écrasés par les glaçons. Novembre était là. Le froid atteignit quarante degrés. Le port à rejoindre était barré d'un épais mur de glace. Force fut donc d'hiverner à l'extérieur.

Les équipages

Les équipages se rendirent à terre et, aux côtés d'un escadron roumain, assurèrent la défense de l'important point d'appui que les Soviétiques attaquèrent en décembre. Les défenseurs n'avaient pas même un canon. Des abris souterrains et des casemates durent être construits de toutes pièces par ce froid intense. Dès que le combat s'apaisait, les Croates étaient auprès de leur flottille, pour briser la glace qui menaçait d'écraser les bateaux.

Le printemps trouva nos Croates une fois de plus sur les flots. Ils gardaient la côte et draguaient les mines. Une partie de la flottille prit part à l'affaire de Kertsch. Ces petits voiliers de pêche s'élancèrent contre une flotte de guerre encore intacte. Certes, c'était de la folie. Mais aussi la confiance secrète que l'esprit sait opposer à la puissance matérielle.

Tout cela entrera un jour dans la légende. Le poète de l'avenir ne manquera pas de souligner qu'en ces régions de l'est européen, ces hommes pouvaient se dire que, voici bien des siècles, leurs ancêtres s'étaient embarqués là, et qu'eux, leurs arrière-petits-fils, y étaient revenus pour servir la cause de l'Europe et se battre pour elle.

Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre

pour toutes sortes de gaz comprimés et liquéfiés, tels que



Acide carbonique, oxygène, azote, gaz rares, air comprimé, hydrogène, ammo-

niaque, acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour gaz de ville, gaz de clarificateurs, méthane, propane, butane.

KOHLENSÄURE-INDUSTRIE

AKTIENGESELLSCHAFT

ABTEILUNG VENTIL-FABRIK · BERLIN W 62

50 années de pratique, un travail de haute précision et une construction parfaite garantissent dans tous les cas un maximum d'économie et de sûreté.

Qu'est réellement l'Europe?

(Voir nos cartes en pages 36-37)

DANS l'article « Nous autres, Européens », de Giselher Wirsing, « Signal » a montré, il y a quelques semaines, que l'Europe formait beaucoup moins une unité géographique qu'une unité spirituelle. Seul est Européen celui qui professe sa foi dans la civilisation puissante de l'Europe. C'est probablement exact. Mais cette définition ne nous satisfait pas entièrement. Les événements en cours indiquent que le fait le plus important de notre époque est la formation des grandes unités continentales. Tous les problèmes posés jusqu'ici entre les différents peuples et nations prennent aujourd'hui un nouvel aspect.

Cela signifie pour l'Europe que les rivalités entre les peuples qui, jadis, décidaient de nos pensées et de nos actions spirituelles aussi bien que politiques, ont maintenant perdu leur importance. Elles sont remplacées par la lutte entre les continents, à laquelle survivront seuls ceux qui auront su former leur unité spirituelle.

C'est la notion qu'il faut prendre pour base en examinant tous les problèmes européens. Mais alors il devient nécessaire de définir plus exactement l'Europe réelle. Et nous reconnaissons qu'il existe plusieurs points de vue d'où l'on peut envisager le problème. Un peuple du nord de l'Europe aura un point de vue tout autre que, par exemple, les Français ou les habitants de la péninsule ibérique, et celui de ces derniers différera largement à son tour de ceux des peuples balkaniques.

Dans son livre publié, il y a une quinzaine d'années : « Les deux Europes », l'écrivain français Francis Delaisi a essayé de démontrer, avec une grande finesse d'esprit, que l'Europe est divisée en deux : une partie occidentale, principalement industrielle, et une région orientale, principalement agricole.

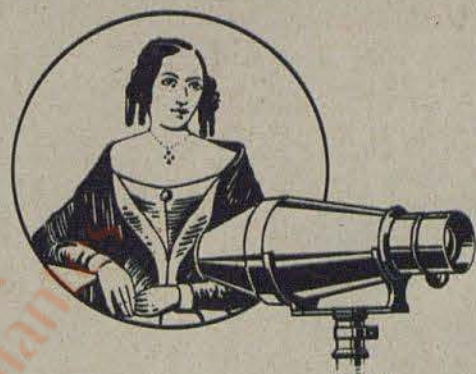
Mais cette division ne correspond plus à l'état actuel des choses. Au cours de ces dernières années, les peuples occidentaux ont dû reconnaître l'importance d'une forte base agricole pour assurer leur ravitaillement et celui du continent. De leur côté, les peuples de l'est européen, en utilisant les richesses de leur sous-sol, se sont créés des ressources industrielles pour un certain nombre de produits indispensables. Les cartes que l'on trouvera aux pages suivantes essaient de représenter la conformation géographique de l'Europe sous un nouvel aspect, fort différent de celui de nos atlas. « Signal » a ébauché trois de ces cartes montrant notre continent vu du nord, de l'ouest et du sud-est. En examinant ces trois différentes esquisses, on reconnaît immédiatement que pour toutes les nations européennes le résultat de la lutte contre le bolchevisme est de la

plus haute importance, et décidera, pour longtemps, de leur sort. De plus, on voit les frontières de l'Europe distinctement tracées à l'ouest où le continent jaillit dans l'océan comme une presqu'île énorme, tandis que vers l'est, elles deviennent de plus en plus vagues et difficiles à déterminer.

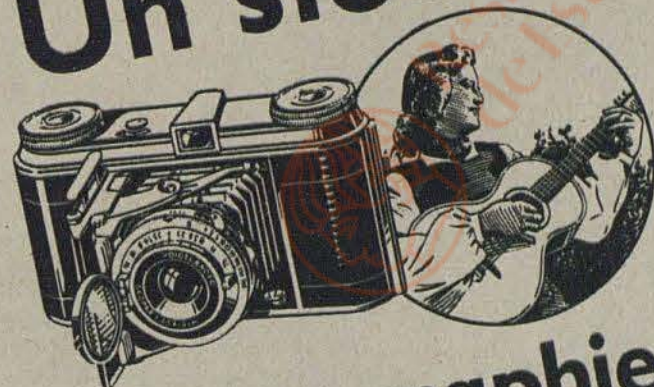
Les trois perspectives prouvent nettement l'importance du centre européen pour le continent tout entier, ainsi que pour ses frontières. Supposons que ce centre soit envahi par le bolchevisme. Les cartes nous montrent que ni le sud ni le nord n'auraient la force de survivre.

La vue prise du sud-est, reproduite sur la carte 2, en donne l'image la plus claire. Le centre européen s'y présente comme un large pont qui soude les membres de l'Europe s'étendant dispersés, vers le nord, le sud et le sud-est. Et vu de l'ouest (carte 1), le centre européen apparaît comme un énorme rempart s'étendant à travers le continent qu'il protège du danger menaçant à l'est. D'autre part, cet aspect montre nettement que notre continent n'est, géographiquement, qu'un prolongement de l'immense masse asiatique, qui s'étend vers l'est à l'infini, vaste bassin aux innombrables peuplades dont les millions de nomades ont, aujourd'hui, la possibilité d'utiliser les moyens de transport modernes. Cette carte soulève tous les problèmes de l'est qui, si leur solution n'a pas encore été trouvée, ont du moins été déjà bien modifiés par l'occupation allemande d'une partie essentielle de l'Union soviétique.

Il est peut-être nécessaire que nous tous, Européens, nous rendions compte de nos différents points de vue lorsque nous examinons et essayons de comprendre notre continent. Ce que « Signal » en publie dans ce numéro n'est qu'une première ébauche. Plus tard, on en donnera peut-être une idée plus complète. Ce résumé n'a d'autre prétention que d'inviter les Européens à réfléchir sur les rapports des diverses parties du continent entre elles, et sur la fonction que le centre européen doit y remplir. Comparée aux autres parties du monde, l'Europe ne présente physiquement qu'une unité incertaine et indéterminée. C'est pourquoi les problèmes de l'unité spirituelle de notre continent ont pour nous une importance beaucoup plus grande que, disons, ceux de l'Amérique pour les Américains. Ceux-ci ont trouvé, dans le nouveau continent, une unité géographique qu'ils ont pu imprégner de leur esprit. Le problème décisif pour l'Europe, c'est toujours celui de l'est, quel que soit le point de vue d'où l'on se place. En trouver une solution, voilà la tâche commune à tous les peuples européens de notre siècle.



Un siècle



de photographie Voigtlander



Hanomag

Tracteurs agricoles, à roues
Tracteurs à chenilles
Tracteurs routiers

HANOMAG · HANNOVER



Trois nouveaux aspects de l'Europe: sur la première carte, le continent vu de l'ouest, vers l'est, par-dessus le Portugal et l'Espagne...



... sur la deuxième carte (à gauche), l'Europe vue à travers les Dardanelles vers le nord-ouest, et sur la troisième (en haut), vue à travers la Finlande, la Norvège et la Suède

TROIS ASPECTS DE L'EUROPE

Par ces trois cartes, illustrant son article de la page 35, « Signal » répond à la question posée : « Qu'est réellement l'Europe ? »

1 L'Europe, vue de l'ouest

Le regard se promène de l'océan Atlantique jusqu'aux Balkans, par-dessus la péninsule ibérique, la côte française, la Méditerranée et l'Italie, puis il se perd dans les vastes plaines de l'est, en s'arrêtant un instant devant la mer Baltique, verrouillée par la Scandinavie. C'est le point de vue d'où l'on voit le mieux l'Europe dans ses articulations et ses profils. Le centre apparaît alors un rempart vers l'est.

2 L'Europe vue du sud-est

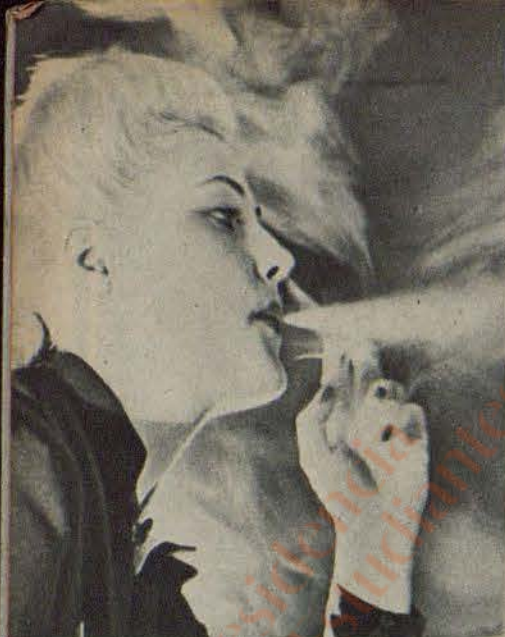
Les montagnes des Balkans, les Carpathes et les Alpes s'étendent au delà de la partie méridionale

du continent qui se divise naturellement en régions bien délimitées, comme par exemple la péninsule ibérique. Mais à l'est, vers le littoral de la mer Noire, les frontières deviennent indistinctes. Le centre européen soude le nord au sud et assure l'unité du continent.

3 L'Europe vue du nord

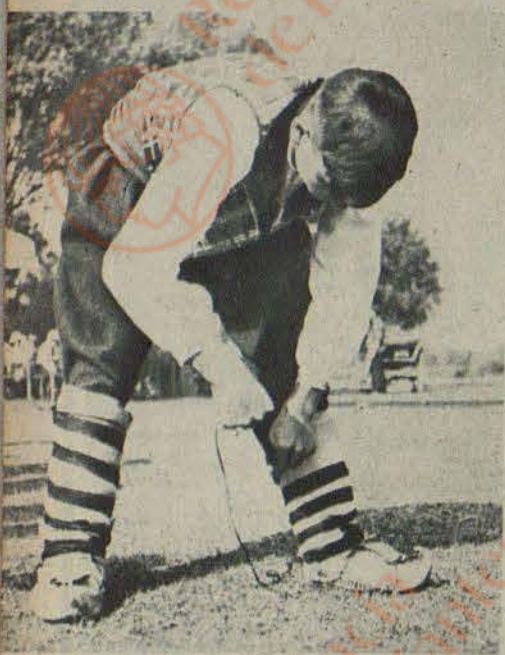
La presqu'île scandinave s'étend devant le corps de l'Europe. De ce point de vue on reconnaît toute son importance et sa vaste étendue qui, sur les cartes ordinaires, n'est jamais pleinement visible. La presqu'île italienne disparaît au fond, tandis que la masse

informe de l'est menace la Scandinavie voisine. On remarque la fonction de la Finlande qui doit relier la Scandinavie à l'Europe ainsi que le rôle essentiel du centre européen pour le nord de l'Europe. Sans une communication assurée avec le centre, la Scandinavie beaucoup trop exposée ne pourrait guère sauvegarder son indépendance ni vis-à-vis de l'est, ni vis-à-vis de l'ouest. « Signal » recommande aux lecteurs de déterminer, sur les cartes, la place où ils se trouvent actuellement et d'étudier, de ce point de vue, les conditions géographiques et les forces politiques décisives pour l'Europe.



VARIATIONS EUROPEENNES

La cigarette est centenaire. Ce furent des soldats français qui l'inventèrent, mais le jour de sa naissance reste enveloppé d'une épaisse fumée bleue. Les uns affirment que l'idée vint des indigènes. Les autres mentionnent un caporal français comme père de la cigarette. Ayant brisé sa pipe, il bourra de tabac une cartouche vide!



80 mètres de corde autour des jambes! Depuis des siècles, le paysan bulgare s'enveloppe les jambes de bandelettes de laine qu'il ne boutonne pas, mais qu'il enroule habilement avec de longues ficelles

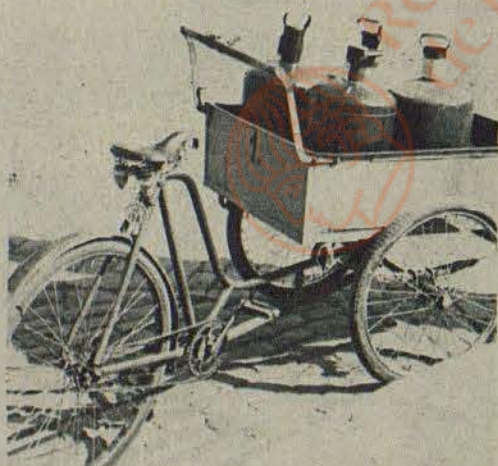


L'unique école européenne pour ivoiriers se trouve en Allemagne, dans l'Odenwald. Là, des jeunes tourneurs d'ivoire apprennent ce rare métier. Ils se servent de machines spéciales électriques

Dans les eaux de la Grèce: un poisson long comme ça! Le plongeur allemand Hans Hass indique à ses camarades la longueur d'un poisson qu'il a failli tuer avec son harpon



Seules les cartes postales rappellent le « port de guerre américain » de Villefranche d'où les unités américaines disparurent, comme des fantômes, en 1939.



A Bucarest, l'employé du gaz ne fait pas que relever le compteur où présenter la quittance, comme dans la plupart des villes européennes, mais il apporte aussi du gaz de mazout, en bouteilles, pour le ménage

Nouveautés médicales

On peut maintenant déceler la thrombose

La thrombose, formation de sang coagulé dans les veines, et l'embolie, obstruction des veines engendrée par les caillots, sont les grands ennemis des chirurgiens et des spécialistes des maladies internes. Si l'on parvenait à reconnaître à temps le danger de thrombose, un grand pas serait fait contre ses suites mortelles. Une méthode déjà connue pour le diagnostic de la thrombose, et consistant en l'injection de sérum sanguin, vient de recevoir à la Charité de Berlin sa confirmation clinique. La thrombose est provoquée par l'apparition, en trop grande quantité dans le sang, d'une matière coagulante, dite la « thrombine », lorsque celle-ci n'est plus éliminée par le foie ni par les substances spéciales de défense organique. Grâce à la nouvelle méthode expérimentée avec succès en clinique, les troubles du système défensif sont décelés. On peut, par conséquent, avant une opération, reconnaître les prédispositions d'un malade à la thrombose et le surveiller tout spécialement, pour éviter le risque d'une issue mortelle.

La fièvre provoquée artificiellement détruit les foyers de contagion diphtérique

Après une diphtérie, beaucoup de malades en conservent encore les bacilles, devenus entre temps pour eux sans danger. On peut déceler la présence des microbes en faisant des prélèvements sur les parois des amygdales et du pharynx. Il n'existe aucune prescription d'isolement pour les malades guéris, bien qu'ils restent propagateurs de germes pendant 56 jours après le début de la maladie. Mais on s'efforce, depuis longtemps, d'éliminer ce danger de contagion, en exterminant les bactéries à l'aide de désinfectants. Il ne saurait être question de sérum, qui n'agit que comme antidote et non contre les bactéries elles-mêmes. Tout récemment, de remarquables résultats ont été obtenus dans une clinique marbourgeoise grâce à la fièvre artificielle. Les convalescents purent en effet être rapidement et définitivement rendus non microbiens. Grâce à cette méthode, un grand pas en avant a été fait dans la lutte contre la diphtérie.

L'emploi de la sulfamide dans l'inflammation des régions pileuses

Les foyers d'infection purulents des régions pileuses, causés par des staphylocoques, sont très fâcheux et fréquents et présentent souvent un caractère chronique. Ils sont en outre douloureux, interdisent la plupart du temps de se raser et ravagent le visage. Ils étaient jusqu'à présent très difficiles à soigner. Récemment on a expérimenté une pommade à base de sulfamide, cette même sulfamide dont les succès sensationnels contre les maladies vénériennes, les inflammations pulmonaires, les angines, les méningites et les septicémies ont fait le tour du monde. Le nouveau produit s'est révélé également efficace dans ce genre d'infection.

Les troubles des hormones deviennent mesurables

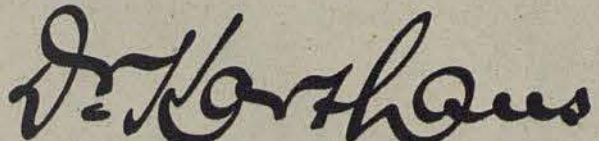
Lors d'altérations morbides dans les sécrétions d'hormones des ferments dits défensifs apparaissent dans les urines du malade. Une nouvelle méthode permet de mesurer l'étendue de ces troubles. Il s'agit d'une solution albuminoïde, élaborée avec des glandes animales, qui sera prochainement livrée au public. Au moyen de cette solution, on étudie la sécrétion des hormones humaines de la manière suivantes: les ferments défensifs contenus dans l'urine du malade sont isolés et rendus actifs par des agents chimiques. On détermine, par coloration, la quantité de soude dont ont besoin les dits ferments défensifs mélangés à la solution albuminoïde. Cette proportion correspond à la masse des ferments défensifs. La nouvelle méthode est appelée à prendre dans la pratique une place importante, dès que de plus amples travaux préliminaires auront été achevés.

L'insuline contre l'eczéma

Les affections cutanées ne sont nullement des troubles locaux de notre épiderme mais sont au contraire consécutives à des perturbations générales de l'organisme. Aussi le médecin qui veut les atteindre dans leurs causes ne s'en prend-il pas seulement à la peau. Récemment, on a amélioré et mis au point une nouvelle méthode pour guérir l'eczéma chronique. On injecte dans les veines du malade une certaine dose d'insuline, qui fait baisser la teneur en sucre du sang, en même temps que se produit une certaine réaction de l'organisme. Cette réaction met alors en mouvement l'hormone secrétée par la capsule surrénale, la fameuse adrénaline. L'organisme s'efforce alors de rétablir l'équilibre troublé. Cette action de l'adrénaline sur le métabolisme basal guérit en même temps l'eczéma. Le traitement doit être appliqué avec la plus grande prudence et en tenant compte du tempérament du malade. Il faut espérer que ce procédé sera employé plus tard sur une grande échelle dans les cas d'affections rebelles.

Tissu d'amygdale comme hémostatique

Les propriétés hémostatiques de tissus musculaires vivants, qu'on emploie par exemple dans les trépanations, sont bien connues. Le principe qui veut qu'un praticien compétent sache recourir, même dans les cas désespérés, à des remèdes exceptionnels, vient de trouver son application de la manière suivante: en enlevant les tamponnements d'un patient, dont l'opération dans le nez remontait pourtant à cinq jours, une hémorragie abondante et rebelle se produisit que ni les injections de sérum hémostatique, ni les transfusions de sang, ni la ligature d'une section de l'artère de la tête ne pouvaient arrêter. Seule l'application de tissu vivant d'amygdale, qu'on venait justement de prélever sur un autre malade, fit, dès que le tissu fut introduit dans les cornets des fosses nasales, cesser immédiatement l'hémorragie. La plaie guérit ensuite sans difficulté.


PERI
KHASANA
 MARQUE MONDIALE
 DE COSMÉTIQUES

 DR. KORTHAUS FRANKFURT A.M.
PERI
 JOHN

CUISINIÈRES / INSTALLATIONS DE GRANDES CUISINES

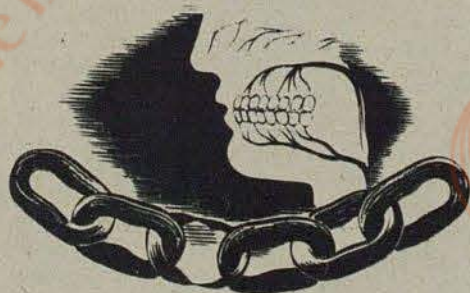
FIXES ET TRANSPORTABLES / APPAREILS

7928 / 01


Senking
 une démonstration de l'énergie
 industrielle allemande

DE BUANDERIE / INSTALLATIONS DE BOULANGERIE

SENKINGWERK HILDESHEIM

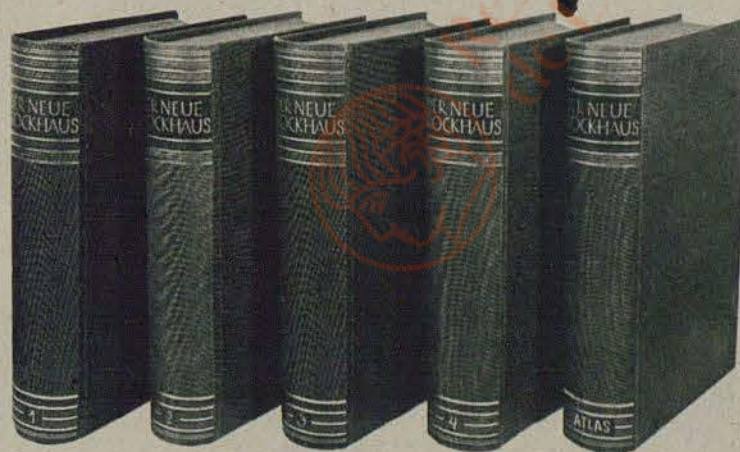


Le point faible du corps

La partie de notre corps qui se trouve la plus exposée, pour le maintien de notre santé, ce sont nos dents. La preuve en est la rapide carie des dents, le mal le plus répandu et celui qui compromet le plus la santé. 90% des hommes en sont atteints. Demandez, à ce sujet, la brochure explicative "Gesundheit ist kein Zufall" éditée par Chlorodont, Dresde N. 6.

Chlorodont

est le moyen de conserver des dents parfaitement saines



DER NEUE BROCKHAUS

le dictionnaire le meilleur marché, en 4 volumes et un atlas
peut de nouveau être livré

Ces 4 volumes contiennent 170.000 mots expliqués, 10.000 figures dans le texte et près de 1.000 cartes et tableaux en noir et en couleurs. Toute la science du monde entier. C'est le premier dictionnaire renfermant tous les mots et toutes les règles de la langue allemande.

Les 4 volumes — format 18 x 25,5 cm — demi-toile — seulement RM 45,20
 Le tome I (A-E), déjà paru, est livrable. Le tome II (F-K) paraîtra incessamment. Les tomes III et IV suivront dans l'espace d'environ 4 mois. Seul l'atlas ne sera publié qu'après la guerre. Le dictionnaire peut être livré contre versements mensuels de RM 5, sans aucun supplément et.

s'il ne plaît pas, peut être retourné dans l'espace de 15 jours.

Cet ouvrage paraît seulement en langue allemande et est uniquement destiné à l'exportation. Les paiements ne peuvent être effectués qu'en monnaie étrangère. Décompte au cours officiel, soit Fr. 20 pour un mark. Livraison aux frais et à la charge de l'acheteur. Importation sans frais de douane et facilités de paiement. (Comptes de chèques postaux et comptes en banque dans 12 pays.)

Demandez le prospectus complet illustré

Nous demandons un représentant sérieux pour la vente de cet ouvrage dans l'industrie et l'administration.



FACKELVERLAG STUTTGART-B 3 (Allemagne)
 Abteilung Exportbuchhandlung

Signal



**Jean
et
Jeannot**

(Voir l'article à la
page 33)